Irénikon

CARDINAL MERCIER

L'UNITÉ CHRÉTIENNE

(*TEXTES ET DISCOURS*)

COLLECTION : N°s 3 - 4.

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

1927

3-4

PAROLES

DU

CARDINAL MERCIER

IRÉNIKON-COLLECTION

N°s 3-4

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE

1927

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/irenikon_1927_2_3-4

TABLE DES MATIÈRES

Nous croyons rendre service en réunissant les écrits où Son Eminence traite de l'unité chrétienne.

Le nombre de pages étant limité, nous ne pouvons donner le texte complet de ses lettres, « L'unité catholique », et « Un grand exemple de fraternité universelle ».

Nos lecteurs seront heureux de posséder les deux lettres adressées au Primat de Canterbury par le Cardinal quelque temps avant sa mort offerte, on se le rappelle, pour « l'union de toutes les Eglises chrétiennes ».

Pour la compréhension totale des écrits du Cardinal touchant la question anglicane, nous avons publié en appendice *la lettre à laquelle Son Eminence fait allusion dès le début de son exposé des « conversations de Malines ».*

Paroles du Cardinal Mercier

I. — TEXTES INTEGRAUX

Malines, le 18 janvier 1924.
Fête de la Chaire de saint Pierre à Rome.

LES « CONVERSATIONS DE MALINES »

Chers Confrères et dévoués Collaborateurs,

Voilà deux années, et davantage, que je suis en relations intimes avec quelques personnalités du monde Anglican auxquelles je porte une estime profonde et une affection sincère. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois ; nous avons échangé avec elles des correspondances au sujet de ce que nous avons le plus ardemment à cœur, les intérêts de l'Eglise Catholique notre Mère.

Il ne nous serait pas venu à la pensée de vous mettre au courant de ces relations, pour la raison fort simple que leur objet est, de sa nature, confidentiel et que nous nous sommes engagés, au surplus, de part et d'autre, à n'en rien livrer au public sans un accord préalable.

Cet accord a été gardé. L'archevêque de Cantorbéry n'a rien révélé de ce qui forma le thème de nos conversations et de leurs conclusions, mais il a jugé l'heure venue pour lui de fixer ses coreligionnaires sur l'attitude qu'il avait prise à l'égard de nos conférences. C'était, de sa part, un acte de loyauté auquel nous accordâmes d'ailleurs notre plein acquiescement. C'était aussi un acte de courage, car, étant donné l'état d'esprit, déclaré ou sourd, très répandu encore dans les milieux anglais non catholiques, et que l'on désigne souvent d'un mot,

« l'antipapisme », il était aisé de prévoir qu'un témoignage de déférence, ne fût-il qu'implicite et indirect, à un évêque, à un cardinal de l'Eglise de Rome, attirerait à son auteur autre chose que des sympathies et des compliments.

Dans une lettre datée de Noël 1923, adressée aux archevêques et aux métropolitains de la communion anglicane, le Dr. Randall Davidson, archevêque de Cantorbéry, fait allusion aux « Conversations de Malines » et déclare que, sans y avoir officiellement engagé son autorité, il ne les a pas ignorées, y a pris intérêt, en espère des résultats heureux.

Les milieux protestants et un certain nombre de catholiques s'émurent fort de cette révélation. Pendant plusieurs semaines, les journaux et les revues y ont vu un thème à vives controverses, dont l'écho a passé la Manche; le désir du public d'avoir chaque matin des nouvelles à sensations, l'ardeur des journalistes à lui en fournir qui allassent crescendo, créèrent autour de nos paisibles réunions de Malines une atmosphère d'agitation factice, à laquelle il est de mon devoir de les soustraire.

Je vous dirai les faits, à l'effet de les rétablir dans la simplicité de leur vérité.

Je vous en fournirai les raisons déterminantes.

Et, puisque l'occasion heureuse m'en est offerte, j'essaierai d'en tirer, chers Confrères, pour vous et pour nous un enseignement qui fait loi dans le ministère pastoral.

I. — *Les faits.*

Les autorités religieuses, les hommes d'ordre attentifs à l'évolution des idées et des événements, s'effraient de la déchristianisation des masses et de la rapidité avec laquelle la disparition de la Foi au surnaturel mène à la négation de toute religion. Le phénomène est général, mais il est plus grave, plus saillant chez les nations protestantes qu'en pays catholiques.

Déjà Newman, en 1877, l'écrivait : « J'ai toujours pensé, » disait-il, que nous sommes arrivés à une époque où l'infi- » délité se répand partout. En fait, pendant ces dernières » années, les eaux se sont élevées comme un déluge. J'entre- » vois, pour après ma mort, le moment où seuls les sommets » des montagnes apparaîtront comme des îles dans le désert

» des eaux. » Et il ajoutait : « Je parle surtout du monde pro»testant (1). »

Oui, « surtout dans le monde protestant », parce que, là, les divergences doctrinales des « confessions » ou « dénominations » qui s'y multiplient privent les consciences religieuses du sepctacle lumineux et réconfortant de l'unité dans la Foi. La désagrégation de la communion protestante conduit au libéralisme en matière religieuse, c'est-à-dire à cette sorte de croyance vague que toutes les religions représentent des opinions libres qui se valent, pour la raison qu'aucune d'elles ne peut invoquer à son profit les preuves d'une Révélation positive et divine ; alors, l'indifférentisme religieux lui-même conduit inévitablement à l'irréligion, au sectarisme antireligieux.

Les protestants clairvoyants virent se réaliser les prédictions de Newman. Ceux d'entre eux qui ont gardé la foi à la divinité du Christ et de son Eglise, ceux qui prient pour eux-mêmes et pour les âmes dont ils ont la charge, discernent le péril, se sentent le devoir de s'appliquer à le conjurer. Eux aussi croient à la parole des Actes des Apôtres : « Il n'y a de salut que dans le Christ, » « *Non est in alio aliquo salus* (2). »

C'est un groupe de ces hommes de foi, une élite intellectuelle et morale, que la divine Providence a conduite vers nous et que nous eûmes la consolation d'accueillir.

Nos deux premiers visiteurs furent lord Halifax, que toute l'Angleterre, sans distinction de religion, ni de parti, vénère et affectionne, et M. l'abbé Portal, fils de saint Vincent de Paul, prêtre de la Mission, ancien supérieur de Grand Séminaire, et qui fut intimement mêlé, sous Léon XIII, à la question de la validité des ordinations anglicanes; il exerce aujourd'hui auprès de la jeunesse universitaire de Paris un apostolat de premier plan.

Ils nous procurèrent, en octobre 1921, l'occasion de faire personnellement leur connaissance et nous revinrent les 6, 7 et 8 décembre de la même année, accompagnés de deux anglicans de marque, le Dr. Armitage Robinson, doyen de Wells, ami intime de l'archevêque de Canterbury, et le Dr. Frere, supérieur de la communauté religieuse des Résurrectionnistes, devenu depuis lors évêque de Truro, l'un et l'autre auteurs, de publications hautement appréciées sur des sujets scripturaires et d'ancienne littérature chrétienne.

(1) Wilfrid WARD : *The Life of Newman* II, p. 416.

(2) Act. Ap., IV, 12.

Pour leur donner accueil, nous invitâmes à se joindre à nous, M. l'abbé Portal et notre savant et dévoué Vicaire général, Mgr Van Roey, Maître en théologie de l'Université de Louvain.

Il fut, dès l'abord, entendu que l'objet et les résultats éventuels de nos entretiens resteraient privés, jusqu'au jour où, de commun accord, nous jugerions utile et opportun d'en publier les conclusions.

Les deux groupes se retrouvèrent à Malines en mars 1923.

En novembre de la même année, eut lieu une troisième réunion à laquelle prirent part, cette fois, outre le doyen Robinson et le Dr. Frere, le célèbre Dr. Charles Gore,, ancien évêque d'Oxford, sorti du ministère actif pour se vouer exclusivement à ses travaux de science religieuse, et le Dr. Kidd, Préfet de Keble College, un des hommes les plus considérés d'Oxford.

Mgr Batiffol, chanoine de Notre-Dame de Paris, si universellement estimé pour ses travaux sur les origines chrétiennes, et M. l'abbé Hemmer, curé de Saint-Mandé, qui professa jadis l'histoire à l'Institut Catholique de Paris, avaient bien voulu venir se joindre à nous et nous apporter leur précieux concours.

Tels étaient nos hôtes : voici quel fut le caractère de nos réunions.

Celles-ci, de la première à la dernière, furent *privées :* c'étaient des *conversations* dans un salon privé.

Ce n'était donc pas la rencontre d'autorités ecclésiastiques envoyant l'une vers l'autre leurs délégués officiels.

Cette déclaration que nous émettons ici, l'archevêque de Canterbury l'a formulée nettement dans son message à ses métropolitains; on semble n'avoir pas voulu le remarquer. Il savait, certes, ses amis en relation à Malines avec des membres du clergé catholique; il suivait avec un sympathique intérêt le développement de nos entretiens, mais, dès l'abord, il avait tenu à affirmer, comme nous-mêmes d'ailleurs, que nous n'engagions d'aucune façon, ni les communautés auxquelles nous appartenons, ni l'autorité que, dans une certaine mesure, nous représentions.

Nos échanges d'idées ne furent donc pas des « négociations ». Pour négocier, il faut être porteur d'un mandat et, ni de part ni d'autre nous n'avions de mandat. Aussi bien,

en ce qui nous concerne, n'en avions-nous pas sollicité : il nous suffisait de savoir que nous marchions d'accord avec l'Autorité suprême, bénis et encouragés par Elle.

Nous nous mîmes à l'œuvre, animés d'un même désir de mutuelle compréhension et d'aide fraternelle.

Evidemment, sur plusieurs questions fondamentales le désaccord des deux groupes était notoire; de part et d'autre, on en avait conscience. Mais nous nous disions que, si la vérité a ses droits, la charité a ses devoirs; nous pensions que, peut-être, en parlant à cœur ouvert et avec la persuasion intime que, dans un vaste conflit historique, qui a duré des siècles, tous les torts ne sont pas d'un seul côté; en précisant les termes de certaines questions en litige, nous ferions tomber des préventions, des méfiances, dissiperions des équivoques, aplanirions les voies au bout desquelles une âme loyale, aidée de la grâce, découvrirait, s'il pouvait plaire à Dieu, ou retrouverait la vérité.

Le fait est qu'à l'heure de clôture de chacune de nos trois réunions, les membres se sentaient plus étroitement liés, plus confiants les uns dans les autres, qu'à leur prise de contact. Nos hôtes nous l'ont dit ; nous l'ont écrit ; nous leur avons tenu le même langage ; je suis heureux de le répéter ici.

Cependant, l'on pense bien que, lorsque surgirent des questions essentielles — telle la Primauté du Pape définie par le Concile du Vatican, et qui fut la première et la dernière à l'ordre du jour — ni mes amis ni moi n'eûmes, un instant, la pensée de sacrifier à un désir insensé d'union à tout prix un seul article du Credo catholique, apostolique et romain.

Nos rencontres furent donc des conversations privées; elles n'engageaient que notre responsabilité personnelle ; elles eurent un caractère amical; j'ajoute qu'elles furent instructives et édifiantes.

Aucun livre ne vaut un commerce oral. La conversation est révélatrice de choses intimes qui ne passent pas dans la lettre imprimée.

Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres; il n'est pas rare que des cœurs mutuellement étrangers qui auraient pu, à distance, se croire ennemis, goûtent, à se comprendre, un charme pénétrant qu'ils n'auraient pas soupçonné.

Nos compagnons, à leur départ, avaient l'âme dilatée.

C'est peut-être la première fois, depuis quatre cents ans, disait l'un d'eux, que des hommes d'études, protestants et catholiques, aient pu s'entretenir, avec une franchise entière, pendant des heures et des heures, sur les sujets les plus graves qui intellectuellement les divisent, sans qu'un instant la cordialité de leurs rapports en ait été troublée, ni leur confiance dans l'avenir déconcertée.

Assurément, le rapprochement des cœurs n'est pas l'unité dans la Foi, mais il y dispose.

Des hommes, surtout des groupements d'hommes qui ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres, dans une atmosphère chargée de méfiances sinon d'animosités, ancrées dans les profondeurs des consciences par une tradition quatre fois séculaire, sont mal préparés à se rendre aux argumentations, si serrées soient-elles, que veulent leur imposer leurs contradicteurs.

Avant de définir la justification chrétienne, le Concile de Trente ne dit-il pas que, pour s'y disposer, il faut préparer les cœurs à écouter la parole de Dieu : « Præparate corda vestra Domino » ? (3)

Si la Providence divine a conduit vers nous, plutôt que vers d'autres plus directement mêlés à des controverses religieuses, certains chrétiens dissidents, ne serait-ce pas, parce que, à raison même de notre isolement, il nous était possible d'accomplir, dans une atmosphère plus sereine, une tâche toute préliminaire à des négociations et à des déterminations qui devraient éventuellement se poursuivre et se conclure ailleurs ?

Au milieu même du bruit qui se faisait autour de la Lettre de l'Archevêque à ses Métropolitains, le membre de nos réunions auquel je faisais allusion à l'instant, m'écrivait : « Il serait malaisé à qui n'habite pas l'Angleterre de mesurer l'importance que prendra dans l'opinion publique le résultat qui vient d'être acquis. Même si le succès immédiat est peu considérable, je crois qu'il marquera pour beaucoup un point de départ vers de nouveaux progrès et que nous aurons les meilleures raisons d'en rendre grâces à Dieu. » (4)

(3) I Regum, VII, 3.

(4) Avec la permission de l'auteur, nous citons l'original : « It is hard for any one outside England to understand how serious the step will appear in the public mind, both among those who care deeply and among

Au surplus, à l'issue de chacune de nos conférences nous prîmes congé les uns des autres en nous promettant de prier, de faire prier nos ouailles pour le succès de la cause sainte qui nous avait réunis.

Il me souvient que le Dr Kidd, au début de notre dernier entretien, me disait et j'espère qu'il ne trouvera pas indiscret que je le redise : « J'ai prié avec mes élèves avant de quitter Oxford et je sais qu'ils invoquent en ce moment l'Esprit Saint pour le succès de nos travaux. »

Quant à nous, mes chers Confrères, nous savons que, dans son Encyclique « *Provida Matris* » du 5 mai 1895, le Pape Léon XIII, de sainte mémoire, demanda aux catholiques du monde entier des prières spéciales à l'Esprit-Saint, « pour la réconciliation, qu'il espérait avec une ferme confiance, de nos frères séparés. » Nous savons que, reprenant avec plus d'ampleur encore, dans son Encyclique « *Divinum illud munus* » du 9 mai 1897, la même pensée, il prescrivait une neuvaine de prières, à laquelle vous restez fidèles chaque année, de l'Ascension à la Pentecôte, afin de hâter la réalisation bénie de l'unité chrétienne, « *ad maturandum christianæ unitatis bonum.* »

Le Pape Benoît XV, n'a-t-il pas encouragé une octave de prières, du 18 janvier, fête de la chaire de Saint Pierre, au 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, pour obtenir le retour de nos frères séparés à l'unité de l'Eglise ?

Et notre Père bien-aimé, le Pape Pie XI ne nous révèle-t-il pas les sentiments de charité et de piété de sa grande âme lorsque, dans son Encyclique, si paternelle « *Ecclesiam Dei* », Il invite Latins et Orientaux à se mieux comprendre et prie ceux-ci de ne pas rendre l'Eglise Romaine responsable des préjugés, des torts personnels de ceux-là; lorsque, aux uns et aux autres Il demande de prier, afin que se réalise l'accord de tous les peuples dans l'unité œcuménique, « hæc populorum omnium in œcumenica unitate consensio ? »

Tel est donc l'exposé rapide des faits.

Voici le pourquoi de nos « conversations. »

those who do not. Even if we get but little further at present, I believe that this will meam a new outlook for very many, and that we shall good reason for true gratitude to God... »

II. — *Pourquoi ces Conversations ?*

Pourquoi ? Tout d'abord, parce que je n'ai pas le droit de me dérober à une occasion qui vient à moi de faire un acte de charité fraternelle et d'hospitalité chrétienne.

Pour rien au monde, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir.

Une grande nation fut, pendant plus de huit siècles, notre sœur aimée; elle donna à l'Eglise une phalange de saints que nous honorons encore aujourd'hui dans notre liturgie; elle a gardé au sein d'un vaste empire, des ressources étonnantes de vitalité chrétienne, elle exerce un rayonnement immense sur d'innombrables missions, mais elle porte au flanc une blessure; nous, catholiques, maintenus par la grâce de Dieu dans la vérité intégrale, nous nous lamentons sur le déchirement criminel qui l'arracha, il y a quatre siècles, à l'Eglise notre Mère; et, ce sont des catholiques qui voudraient qu'à l'exemple du Lévite et du Prêtre de la Loi ancienne réprouvés par notre divin Sauveur dans la parabole du Samaritain, un évêque catholique passât à côté de ce grand blessé, dans une indifférence superbe, refusât de verser une goutte d'huile dans sa plaie béante, de la bander, et de s'essayer à amener l'infirme à l'hôtel-Dieu où l'appelle la divine Miséricorde !

Je me serais jugé coupable, si j'avais commis cette lâcheté.

Oh ! je le sais, ceux qui nous jugent de travers, ne voudront pas méconnaître nos intentions charitables, mais ils estiment notre intervention inopportune et inefficace.

Inopportune, parce qu'il vaut mieux, selon eux, laisser les Eglises séparées aller à une décomposition complète, s'accuser plus fort le contraste entre l'erreur et la vérité : arrivé aux extrêmes, le mal épouvantera, et ce sera l'heure du triomphe de la vérité.

Inefficace, parce que, semble-t-il, je n'emploie pas la bonne méthode d'apostolat, celle des conversions individuelles.

Pesons, un instant, ces deux griefs.

Je ne trouve nulle part préconisée ni approuvée dans l'Evangile la politique du pire. J'y lis, au contraire, qu'il ne faut pas étouffer la mèche qui fume encore.

Que des protestants croyants tombent dans le libéralisme

en matière religieuse, que ses victimes deviennent indifférentes à toute religion positive, aboutissent à l'irréligion, aillent grossir les rangs de l'athéisme, et bientôt après, ceux de l'anarchie : c'est un mal, un grand mal.

Des chrétiens sincères se sentent impuissants — ne le sommes-nous pas nous-mêmes dans une moindre mesure ? — à enrayer ce mal, font appel à notre aide secourable, nous invitent tout au moins à nous concerter avec eux pour enrayer l'irréligion, et il se trouverait des esprits outranciers pour nous l'interdire !

Voilà donc, déjà, un premier service positif à rendre à nos frères séparés, une première raison de les accueillir à cœur ouvert.

Soit, dira-t-on peut-être, mais là n'était pas votre objectif principal : il s'agissait, avant tout, d'exercer une action directe sur des croyants, membres de « la Haute-Eglise », afin de les ramener à l'Eglise de Rome.

L'objectif principal ! Qu'en savez-vous ? Nous n'avons jamais sérié, par ordre d'importance, les motifs inspirateurs de notre conduite.

Nous avons considéré une situation d'ensemble où nous apparaissaient des âmes, soucieuses à la fois d'elles-mêmes et de leur influence sociale. Nous avons eu la confiance de penser que nous pouvions rendre un service d'aide spirituelle à nos frères et trouvé là une seconde raison de converser avec eux.

Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : notre méthode de travail est, selon vous, maladroite; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités; il faut ne viser que les individus.

De quel droit limitez-vous l'action de la divine Miséricorde ? Agissez, tant que vous le pouvez, sur les individus; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, parfait; nul ne pourrait songer à vous en blâmer.

Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable.

Laissez-moi rafraîchir vos souvenirs. Ecoutez la grande voix de Léon XIII, qui, le 14 avril 1895, dans sa Lettre Apostolique « *Amantissimæ Voluntatis* », s'adressait, non aux individus, mais à la masse du peuple anglais, « *ad An-*

glos ». Relisez cette Encyclique, elle a pour destinataire la nation appelée par le Pape « *gens Anglorum illustris* »; et quand, au moment de conclure, le saint Pontife pressent les objections que des pessimistes opposeront à son optimisme, il écrit : « Des difficultés, il y en a, oui, mais elles ne sont » pas de nature à ralentir le moins du monde notre charité » apostolique, ni à décourager vos volontés ». « Difficultates, » si quæ sunt, non sunt tamen ejusmodi ut aut caritatem nos- » tram Apostolicam omnino iis retardari, aut voluntatem ves- » tram deterrerii opporteat ». « Sans doute, les révolutions et » une séparation plusieurs fois séculaire ont enraciné des » dissentiments dans les cœurs : mais, est-ce une raison de » renoncer à tout espoir de réconciliation et de paix ? » « Esto, quod rerum conversionibus ac diuturnitate ipsa dis- » sidium convaluerit : num idcirco reconciliationis pacisque » remendia respuat omnia ? » « Nullement, s'il plaît à Dieu. » « Nequaquam ita, si Deo placet. »

« Pour évaluer les résultats que peut promettre l'avenir, il » ne faut pas se baser seulement sur des calculs humains, il » faut surtout tenir compte de la puissance et de la miséri- » corde de Dieu ». « Sunt eventus rerum, non provisione hu- » mana tantummodo sed maxime virtute pietateque divina me- » tiendi. »

« Lorsque nous sommes aux prises avec une œuvre vaste » et laborieuse, » — c'est toujours le Pape qui parle — » ayons une intention droite et le cœur généreux; et Dieu » alors sera avec nous; c'est à triompher des obstacles que » se révèle avec le plus d'éclat la beauté de l'action de la » divine Providence. » « In rebus enim magnis atque arduis, » si modo sint sincero et bono animo susceptæ, adest ho- » mini Deus, cujus Providentia ab ipsis inceptorum difficul- » tatibus capit quo magnificentius eluceat. »

Une année et demie plus tard, en septembre 1896, le Pape se voit obligé d'infliger aux Anglicans une déception amère : il proclame l'invalidité de leurs ordinations. Va-t-il abandonner ses larges espoirs et ne préconiser plus que la propagande d'individu à individu ? Au contraire, il conclut sa Lettre Apostolique « *Apostolicæ curæ* » par un appel direct aux ministres qu'il a eu la douleur de peiner et il conjure les individus et la masse de s'inspirer ensuite de l'exemple de leur conversion.

« Nous ne cesserons pas, dit-il, de travailler, autant que » nous le pourrons, à leur réconciliation avec l'Eglise; les » individus et les groupes trouveront alors en eux, c'est notre » ardent désir, de puissants exemples à imiter. » « Nos qui- » dem, quantum omni ope licuerit, eorum (religionis minis- » trorum), cum Ecclesia reconciliationem fovere non desis- » temus; ex qua *singuli* et *ordines,* id quod vehementer cupi- » mus, multum capere possunt ad imitandum. »

C'est que, mes chers Confrères, aujourd'hui encore, en dépit de toutes les déclamations emphatiques sur les progrès intellectuels des masses populaires, sur l'indépendance de leur pensée et la souveraineté de leurs initiatives, le peuple ne précède pas, il suit, il ne commande pas, il obéit. Même en démocratie, le régime social reste oligarchique. Des tribuns démagogues, d'une part, des élites, d'autre part, se disputent l'hégémonie des foules, les premiers pour prêcher la violence et soulever les révolutions, les seconds, pour sauvegarder l'ordre et la discipline.

Si donc il est dans le plan de la divine Providence, que nos frères séparés de nous depuis Luther, Henri VIII et la reine Elisabeth, rentrent un jour dans le giron de l'Eglise, il appartient aux élites d'ouvrir les voies à ce mouvement de retour. Que des autorités morales respectées de tous, entrent dans une conception plus sereine des relations voulues par le Christ entre les fidèles, l'épiscopat et la Papauté, un grand pas sera fait dans le sens de l'unité catholique. C'est ce que Léon XIII déclarait si nettement dans sa Lettre « ad Anglos »; c'est ce dont, à la suite de cet illustre Pontife, nous avons essayé de nous pénétrer dans nos « conversations de Malines ».

Si, après cela, vous nous demandez quelles étaient, quelles sont encore aujourd'hui nos espérances, nous ne pouvons que vous répondre, avec Notre Saint-Père le Pape Pie XI, que « l'unité des peuples dans la Foi catholique est, avant tout, l'œuvre de Dieu, » « Haec populorum omnium in œcumenica unitate consensio opus in primis est Dei... » (5) La Providence universelle la réalise dans le temps avec force et douceur, « Attingit... ad finem fortiter et disponit omnia suaviter, » (6) mais l'heure des résultats est son secret. Il y

(5) Encycl. *Ecclesiam Dei.* — (6) Sap. VIII, 1.

emploie les causes secondes; aux apôtres de son divin Fils, il daigne demander leur collaboration : de personne Il ne réclame, à personne Il ne promet le succès.

III. — *Un Enseignement.*
La condition essentielle de la fécondité

Cette condition, le Vicaire du Christ nous l'a rappelée dans cet avertissement : « Les grands événements religieux de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. »

Dans une œuvre dont le résultat est le salut des âmes, le facteur essentiel n'est ni la sagesse humaine, ni la sagacité des tacticiens, c'est la bonne simplicité évangélique, la foi à la divine miséricorde, à la toute-puissance de la grâce qui suppléera, au besoin, à l'insuffisance des procédés.

Cette foi ardente est à l'origine, au milieu, au terme de tout effort d'apostolat.

Seule, elle est capable de soutenir la constance du missionnaire; seule elle lui assurera, quoi qu'il advienne, sa récompense.

Dans le domaine spirituel, « ce n'est, dit saint Paul, ni de « vouloir, ni de courir qui importe, c'est de se fier à la » miséricorde de Dieu. » « Neque volentis, neque currentis, » sed miserentis est Dei. » (7)

« Vous aurez beau planter, dit-il encore, arroser vos plan- » tations, un seul a le pouvoir de donner aux organismes » vivants la croissance, c'est Dieu. » « Neque plantat est » aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus. » (8).

Vous vous impatientez, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu. Mais « les fruits de salut réclament une longue patience : » « fructum afferatis in patientia. » (9)

Ne voyez-vous pas comment la Providence conduit les causes secondes? Dans l'ordre de la nature, le laboureur jette les graines dans ses sillons laborieusement creusés, puis il laisse passer les frimas de l'hiver, attend le soleil du printemps, les chaleurs de l'été, et ce n'est qu'après cette longue attente, faite d'alternances de craintes et d'espoirs, qu'il a enfin la joie de récolter et d'engranger ses moissons.

(7) Rom. IX-16. — (8) I Cor. III-7. — (9) Luc. VIII, 15. Cfr. II Cor. VI, 4.

Nous aussi, moissonneurs d'âmes, le Christ nous en a prévenus, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson; et quand sonnera cette heure bénie, un autre vraisemblablement aura pris notre place. « Alius est qui seminat, et » alius est qui metit » (10). « Qui seminant in lacrymis, in » exultatione metent. Euntes ibant et flebant mittentes se» mina sua. Venientes autem venient cum exultatione, por» tantes manipulos suos (1). »

Conclusion.

Mes bien chers Confrères, je conclus. Si j'ai pris aujourd'hui la parole pour vous mettre au courant d'un effort qui, dans ma pensée, devait rester secret, c'est parce que je me suis aperçu que plusieurs de nos confrères d'Outre-Manche, égarés par des informations fantaisistes et des commentaires hasardés de la presse, interprétaient erronément mon action et s'en offensaient; c'est aussi parce que, dénaturée à vos yeux, cette action eût pu, non seulement me priver d'un pieux concours que j'attends de vous en ceci comme en tout ce qu'il m'est donné d'entreprendre à la gloire de notre Dieu, mais fausser même la conception spirituellement désintéressée que vous devez vous faire de l'apostolat.

J'espère avoir réussi à dissiper le léger nuage de poussière qui, un instant, s'est interposé entre nos amis d'Angleterre et nous-même.

J'espère avoir avivé vos sympathies pour la cause sainte de l'unité de l'Eglise, en réponse au vœu suprême du Pasteur des pasteurs, *le* Pasteur par excellence, Notre-Seigneur Jésus : « Ut omnes unum sint » « Que tous ne fassent qu'un! »

« Je suis *le* bon Pasteur (12), dit-Il; je connais (d'une con» naissance toute chargée d'amour) les brebis qui sont mien» nes, et celles qui sont miennes me connaissent, de même que » mon Père me connaît (et m'aime) et que je connais (et » que j'aime) mon Père. Aussi donné-je ma vie pour le trou» peau (confié à mes soins); Ego sum Pastor bonus : et » cognosco oves meas et cognoscunt me meæ, sicut novit » me Pater et ego agnosco Patrem. »

(10) Joan. IV, 38. — (11) Ps.CXXV,5-6. (12) ποιμὴν ὁ καλός,

Mais aussitôt, Il ajoute : « Puis, j'ai d'autres brebis encore, — Il ne dit pas : « Je les aurai », ni « Je les voudrais avoir. » Il dit : « Je les ai, elles sont à moi, *habeo;* — oui, « J'ai d'autres brebis encore qui, présentement, ne font pas partie de mon bercail; il faut me les amener, et alors, quand vous me les aurez amenées, proche de moi, et qu'elles entendront ma voix, il n'y aura plus qu'un seul bercail et un unique Pasteur. » « Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc » ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam au- » dient, et fiet unum ovile et unus pastor (13). »

Vous l'avez entendu, mes chers Confrères, la parole du Maître : « Oportet », « il faut me les amener. »

Allez donc dans les broussailles, le long des sentiers rocailleux, sous le soleil brûlant du désert, allez partout où il y a des brebis à découvrir et à sauver.

Ne vous préoccupez pas du succès; Dieu ne l'exige pas de vous; ce qu'Il réclame de vous, dit saint Bernard, c'est le soin des malades, Il se réserve de les guérir : « Curam exigeris, non curationem (14).

A travers tout l'exercice de votre ministère pastoral, priez, peinez, donnez, dépensez-vous; commencez, tenez bon, persévérez; fidèles toujours au mot de saint Bernard, « ne perdez jamais confiance; à vous le travail, à Dieu le succès », « Noli diffidere, curam exigeris, non curationem. »

Votre tout dévoué in X°,

† CARD. J. D. MERCIER, *Archev. de Malines.*

POUR L'UNION DES EGLISES

(Discours prononcé à Bruxelles le 25 septembre 1925.)

Un souffle d'apostolat traverse l'Eglise.

Le Saint Pape Pie X trouvait la société somnolente : trop de chrétiens et de prêtres regardaient d'un œil indifférent les foules qui se laissent entraîner aux jouissances matérielles et au culte d'idoles passagères. D'un mot, il remit

(13) Joan. X, 14-16. — (14) De Consideratione, Lib. IV, Cap. II.

en vigueur la substance de l'Evangile en adoptant pour devise et pour programme de son Pontificat la parole de saint Paul : « Tout ramener au Christ », « *Omnia instaurare in Christo.* »

Et le Christ vit, au milieu de nous, disait le Pape, mais beaucoup ne Le connaissent pas ou ne Le connaissent plus : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (1). » Allez donc à la table eucharistique, nourrissez-vous du Corps de Notre-Seigneur, buvez Son Sang; c'est le moyen de vous établir dans le Christ et que le Christ s'établisse en vous. « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo* » (2).

Pie X sonna ainsi le réveil de la vitalité profonde des énergies catholiques. Car, comment aimer Dieu sans vouloir le faire aimer? Comment absorber le Sang de la Rédemption sans vouloir qu'Il se répande sur le Monde ? Comment posséder en soit le Christ, goûter en Lui, la paix de l'âme, sans vouloir que nos frères, tous nos frères soient associés à notre bonheur ?

Ainsi, lentement, la Providence disposait la société chrétienne à un renouveau d'apostolat. Les vocations pour les missions se multiplièrent; congrégations d'hommes et congrégations de femmes rivalisèrent de zèle pour porter l'Evangile et la charité du Christ à toutes les nations qui ont jusqu'à présent échappé à l'influence civilisatrice du christianisme ou qui, dans une heure d'égarement, ont méconnu la beauté de leurs origines.

Benoit XV jeta alors le cri d'alarme : après dix-neuf siècles de christianisme, il reste un milliard d'infidèles à convertir : A l'assaut du monde païen! Au secours de nos frères! Son programme il l'a tracé dans cette invocation insérée dans les litanies de tous les Saints : « Seigneur, nous Vous en supplions, daignez ramener dans le giron de l'Eglise tous ceux » qui s'en sont éloignés et faites luire aux yeux de tous les » infidèles la lumière de l'Evangile », « *Ut omnes errantes » ad unitatem Ecclesiae revocare et infideles universos ad » Evangelii lumen perducere digneris : Te rogamus, audi nos.* »

Et voici que notre saint Père le Pape Pie XI proclame

(1) Joan, I, 26. — (2) Joan, VI, 57.

que l'œuvre par excellence de son Pontificat doit être l'union à l'Eglise de Rome de nos frères chrétiens qui s'en sont séparés. Parmi les intentions dictées à la catholicité pour l'Année sainte, Il a mis, en les soulignant, ses augustes espérances de voir revenir au bercail ceux qui visiblement n'y appartiennent plus.

Lors du troisième centenaire du martyre de saint Josaphat, Il adressa au monde, aux dissidents et à tous les fidèles, un pressant appel à l'unité : *Ad unitatem tum dissidentes impense cohortamur, tum christifideles universos contendere cupimus ut pro viribus suam quisque Nobis operam studiumque navent* (3).

Dans son Allocution Consistoriale du 24 mars 1924, où, de façon si discrète mais ferme, Il daigne encourager nos chères « Conversations de Malines », le Saint-Père ne peut contenir « Sa joie au spectacle de cette multitude d'âmes qui, » des régions de l'hérésie et du schisme où elles se sont » égarées et demeurent dispersées, pressées par l'attrait du » bercail du divin Maître, avides de vérité et de charité, as- » soiffées d'unité et de paix, lèvent les yeux vers le Pontife » de Rome et le Saint-Siège Apostolique.

» Est-il bien nécessaire de dire ici, ajoute Sa Sainteté, com- » bien ardemment Nous voudrions les serrer dans Nos bras? » Oh oui, qu'ils prêtent l'oreille à l'invitation, qu'avec le Su- » prême et unique Pasteur, Nous leur redisons : « *Venez à » Moi tous* », « *Venite ad me omnes* »; qu'ils s'empressent » de faire un pas avec confiance vers Nous, et aussitôt Nous » prononcerons pour eux ces autres paroles paternelles du » Maître : « *Tout ce qui est à Moi est à vous* », « *Omnia mea » tua sunt* ».

» Et à ce sujet, Nous adressons l'expression de Notre plus » vive reconnaissance à tous les catholiques qui, sous l'im- » pulsion de la grâce divine se tournent vers leurs frères dis- » sidents et s'appliquent à leur frayer la voie du retour à l'in- » tégrité de la foi, en dissipant leurs préjugés, en leur expo- » sant dans son entièreté la doctrine catholique et, surtout, » en leur donnant un exemple vivant de la caractéristique des » disciples du Christ, la Charité » (4).

(3) Enc. Ecclesiam Dei, déc. 1923, Act. Ap., vol. XV, n. 12.

(4) *Sacrum Consistorium : Allocutio SSMi Domini Nostri Pie PP. XI, habita die,* 24 Martii 1924, Act. Ap., vol. XVI, n. 4, p. 123.

Est praeterea ingens eorum numerus, qui veritatis caritatisque cupidi, unitatem pacemque sitientes, ab haeresi et schismate in Nos et hanc Apostolicam Sedem suspiciunt, quasi sparsae dissipataeque oves, quae dominici ovilis desiderio teneantur. Vix attinet dicere, quam vehementer eos amplexari aveamus; quodsi iteratae per Nos sumni uniusque Pastoris invitationi : Venite ad me omnes, properando ad Nos accessu respondeant, iam paternis eos allocutiri sumus verbis : Omnia mea, tua sunt. In quo catholicis omnibus gratiam habebimus maximam, quotquot dissidentibus a se fratribus, divina gratia instincti, ad germanae adeptionem fidei viam munire contenderint, praeiudicatas convellendo opiniones, integram tradendo catholicam doctrinam, eamque discipulorum Christi notam, quae caritas est, in se potissimum exhibendo.

Au Consistoire suivant, à la date du 18 décembre 1924, le Souverain Pontife arrête plus spécialement Sa pensée sur les Eglises d'Orient et la précise en ces termes :

« Du côté des Orientaux, dit-il, et du côté des Catholiques d'Occident, il y a des causes nombreuses d'incompréhension mutuelle; il faut s'appliquer à faire tomber les préjugés, à dissiper les fausses conceptions doctrinales, les erreurs historiques qui embrassent l'œuvre de réconciliation. « Celle- » ci, dit le Saint-Père, ne peut être tentée avec un espoir » fondé de succès, qu'à une triple condition : Chez nous, il » faut que l'on se défasse des erreurs courantes, accumulées » au cours des siècles, au sujet des croyances et des institu- » tions des Eglises d'Orient; il faut que les Orientaux, de » leur côté, s'appliquent à considérer plus à fond l'identité » de foi de leurs Pères avec celle des Pères latins : il faut » enfin, que, de part et d'autre, des échanges de pensées » aient lieu dans un esprit de charité fraternelle. » « *Liquet tentari rem, cum aliqua boni exitus spe, non posse, nisi depositas hinc eà, quam saeculorum decursu combiberat vulgus de Orientis Ecclesiarum doctrinis institutisque, vanitate oponionum, explorataque illinc interius Patrum suorum cum latinis in unam eamdemque fidem concensione; haberi præ-*

(Note 4, suite.) Le Cardinal Secrétaire d'Etat a daigné nous écrire que, dans la pensée auguste du Souverain Pontife, ces dernières paroles visaient les « Conversations de Malines ».

terea ultno citroque in spiritu fraternae caritatis disceptationes opertere » (5).

A l'occasion du centenaire du Concile de Nicée, le Saint-Père, dans une lettre au Cardinal Tacci, en date du 4 avril 1925, renouvelle son exhortation et invite les hommes spécialement au courant de l'histoire et de la liturgie des églises orientales à éclairer par leurs publications et par des conférences l'opinion publique.

Dans les Séminaires latins, on accorde désormais une place à la doctrine des Orientaux et aux diverses sciences sacrées qui s'y rattachent.

Afin de donner aussitôt une portée pratique à l'orientation de sa pensée, l'Auguste Pontife, se souvenant que la vie monastique, si fort en honneur aujourd'hui encore dans les Eglises Orientales, nous est venue de l'Orient, a tourné ses regards vers les fils de Saint-Benoît, Patriarche des Moines d'Occident, et a confié au Primat des Bénédictins, le Révérendissime Abbé Fidèle de Stotzingen la réalisation d'un magnifique programme d'action pour le rétablissement de l'unité de tous les chrétiens dans une même Eglise catholique; « *ut fiat unum ovile et unus pastor* », afin que tous forment un troupeau unique sous la conduite suprême d'un même pasteur ».

Et le Révérendissime Abbé de Stotzingen, qui se connaît en hommes et qui a vu de près à l'œuvre pendant plusieurs années, au Collège Saint-Anselme à Rome, l'initiateur, l'organisateur, aux idées lucides, au cœur généreux, à l'âme apostolique qu'est l'humble Père Dom Lambert Beauduin, a fait à la Belgique le grand honneur d'y poser le berceau de l'institution, ou mieux, de l'ensemble des institutions destinées à réaliser progressivement la conception géniale du Pontife qui préside avec tant de sagesse, de zèle, de sérénité au grand œuvre de l'Union des Eglises.



Nous, Messeigneurs et Messieurs, qu'est-il en notre pouvoir de faire pour collaborer au dessein d'apostolat de notre Pape bien-aimé ?

Newman, dans une de ses merveilleuses analyses, scrute

(5) Alloc. Cons. 18/XII/1294.

l'intime de celui à qui nous devons notre civilisation, et se demande quelle est la caractéristique de ce prodigieux apôtre des nations, que l'on s'est accoutumé à appeler l'apôtre par excellence, l'apôtre, tout court, sans addition ni épithète, et quel est donc, humainement parlant, le secret de la fécondité de son apostolat. Et Newman répond que, selon lui, cette caractéristique réside dans la « sympathie » de saint Paul.

La « sympathie » désigne ici, selon la signification étymologique du mot, le don de comprendre et de faire siens les sentiments d'autrui. « Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent..., se mettre de bonne grâce au niveau des humbles (6) », en un mot, se faire tout à tous, et le faire non du bout des lèvres ou d'un geste de la main, mais avec sincérité, d'un mouvement du cœur, c'est la première et indispensable étape de la conquête d'une âme.

La sympathie opère le contact, éveille la confiance, provoque des désirs d'intimité et d'union. D'où vient notre foi inébranlable en nos mères, sinon de l'expérience que nous avons faite qu'elles nous devinent, nous comprennent, expliquent en bonne part tout ce que nous leur confions, se font toujours une joie de plaider pour nous et de nous pardonner ?

Saint Paul avait au cœur et pratiquait ces délicatesses maternelles. Lui-même comparait ses travaux et ses succès apostoliques aux douleurs de l'enfantement et aux joies de la maternité. Aux premiers infidèles convertis par lui, les Galates, dont il voyait la confiance ébranlée, il écrivait : « Mes chers » petits enfants, « *filioli mei* », je passe à nouveau pour vous » dans les angoisses de la parturition, et je les subirai jus- » qu'à ce que vos âmes soient complètement formées à l'image » du Christ », « *Filioli mei, quos iterum parturio, donec for-* » *metur Christus in vobis* » (7).

Chers Confrères, dans le sacerdoce, allez donc à nos frères dissidents, mais approchez-vous d'eux avec respect; ne forcez pas l'enceinte des consciences, attendez que librement on vous en ouvre l'accès; votre mission est de disposer discrètement les âmes à la grâce, celle-ci ne peut venir que de l'Esprit-Saint. « Ensemencez, arrosez, oui, mais n'ayez pas la prétention de

(6) *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus... humilibus consentientes.* (Rom., XII, 15-16.) — (7) Gal., IV, 19.

récolter sur l'heure les fruits de votre travail : abandonnez ce succès au bon Dieu, sachez l'attendre avec patience : « *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus* » (8). « *Fructum afferatis in patientia* » (9).

Les chrétiens d'Orient, surtout, ont un titre spécial à notre respect. Sans doute, il ne faut pas leur cacher la vérité intégrale, et notamment la Primauté universelle, le droit divin, du Patriarche d'Occident, Sa Sainteté le Pape de Rome ; mais quiconque entre en relations religieuses avec eux doit se ressouvenir du fait que les Orthodoxes reconnaissent et reçoivent validement tous les sacrements ; qu'ils ont en grande vénération la Sainte Vierge et les Saints; qu'ils portent, pour la plupart, un respect sincère à la hiérarchie catholique, et que plusieurs parmi eux ignorent, au fond, les raisons qui les tiennent éloignés de l'Eglise romaine. Aussi Notre Saint Père le Pape Pie XI met-il une insistance particulière à nous rappeler qu'Il attend surtout de nous un travail d'approche qui consiste à « clarifier l'atmosphère », ainsi que s'expriment nos amis Anglicans, c'est-à-dire à dissiper les malentendus, à se libérer de part et d'autre de ses préjugés, à rétablir la vérité historique. Ecarter, de notre mieux, les obstacles à l'Union, c'est notre tâche; l'Union elle-même sera l'œuvre de la grâce à l'heure que daignera choisir la divine Providence.

Parmi les obstacles à l'Union, j'en signale un, peut-être le principal, c'est l'idée fausse ou tout au moins inexacte que beaucoup de fidèles orientaux se font des rites religieux des Eglises orientales. Et l'erreur que nous visons est d'autant plus pernicieuse qu'aux yeux de beaucoup d'Orientaux rite et religion, piété et vérité sont bien près de se confondre.

Léon XIII, dans une lettre apostolique « *Orientalium dignitas* », datée du 30 novembre 1894, a mis en pleine lumière la doctrine et la discipline de l'Eglise romaine relativement aux traditions et aux rites sacrés de chacune des Eglises d'Orient, « *proprias cujusque orientalis gentis consuetudines sacrorumque rationes* ».

Pour ancienne et autorisée qu'elle soit, la liturgie latine n'est ni exclusive des liturgies orientales ni présentée par l'Eglise romaine comme une liturgie privilégiée.

L'Eglise romaine tient en honneur les rites orientaux, elle

(8) I Cor., III, 7. — (9) Luc., VIII, 15.

y voit une manifestation éclatante de la catholicité et de la divine unité de notre foi.

« Il semble, dit Léon XIII, que rien n'est mieux fait pour » révéler au monde la catholicité de l'Eglise, que l'hommage » unique rendu à Dieu sous tant de formes différentes, en des » langues vénérables par leur ancienneté, ennoblies encore » par l'usage qu'en ont fait les Apôtres eux-mêmes et, après » eux, les Pères de l'Eglise. Ne semble-t-il pas que l'on y » trouve la forme expresse du culte rendu au Christ nouveau-» né, le divin Fondateur de l'Eglise, par les Mages venus » de régions diverses de l'Orient pour l'adorer ? » « *Neque* » *aliud fortasse admirabilius est ad* catholicitatis *notam in* » *Ecclesia Dei illustrandam, quam singulare quod ei praebent* » *obsequium dispares caeremoniarum formae nobilesque ve-* » *tustatis linguae ex ipsa Apostolorum et Patrum consuetudine* » *nobiliores; fere ad imitationem obsequii lectissimi quod Chris-* » *to, divino Ecclesiae auctori, exhibitum est nascenti quum* » *Magi ex variis Orientis plagis devecti* « venerunt... adorare » eum (10). »

Aussi l'Eglise romaine entend que ces rites divers soient intégralement conservés. A plusieurs reprises, des instructions furent données aux missionnaires latins, leur prescrivant d'observer cette consigne sévère et de veiller à ce qu'elle soit ponctuellement exécutée.

Les fidèles orientaux qui passent à l'Eglise catholique romaine sont *obligés,* après comme avant leur adhésion, de conserver leur rite d'origine, à moins d'une dispense qui ne peut leur être accordée que par le Souverain Pontife.

Au reste, le nouveau Code du droit Canon est formel : « Il est interdit aux clercs d'engager les Latins à adopter un rite oriental ou les Orientaux à adopter le rite latin. » « *Clerici nullo modo inducere praesument sive latinos ad Orientalem sive Orientales ad latinum ritum assumendum* (1). »

Et afin que le clergé et les fidèles des Eglises orientales ne soient pas tentés de voir dans leur adhésion à l'Eglise romaine un péril soit immédiat soit même lointain de latinisation avec obligation d'abandonner leurs rites traditionnels, le Pape Léon XIII, dans une Encyclique *Praeclara Gratulationis,* du

(10) Littera Apostolica *Orientalium dignitas.*

(11) Canon 93, § 2.

20 juin 1894, a daigné faire la déclaration solennelle que : ni lui ni ses successeurs ne toucheront jamais aux droits, aux privilèges, aux liturgies propres à chacune des Eglises orientales », « *Neque est cur dubitetis, quidquam vel Nos vel successores Nostros de jure vestro, de patriarchalibus privilegiis, de rituali cujusque Ecclesiae consuetudine detracturos* (12). »

Je prie les membres du clergé de vouloir s'inspirer de ces directives pontificales pour se former leur conscience et pour contribuer dans leur milieu à éclairer l'opinion publique.

Ce sera une façon indirecte, lente, peut-être, mais salutaire, de frayer les voies à ceux qui assument la mission providentielle de se dévouer à l'Union des Eglises.

Il est une autre forme d'apostolat, à la portée de tous, directe, celle-ci, capitale, souveraine; c'est la prière.

Pour répondre aux intentions augustes de Notre Saint-Père le Pape, nous invitons tous nos diocésains et, avec l'assentiment présumé de mes vénérés Collègues de l'Episcopat, j'invite tous nos compatriotes à prendre à cœur dans toute l'ampleur de sa conception chrétienne et catholique l'Union des Eglises, à offrir, pendant le mois du Saint-Rosaire, leurs prières, leurs travaux, leurs pénitences à Dieu par les mains de Marie Médiatrice de toutes les grâces, afin qu'au plus tôt se réalise le vœu de Notre Divin Sauveur : *Ut unum sint,* « qu'ils ne fassent plus qu'un »; que tout le troupeau des disciples du Christ ne forme plus qu'un seul bercail », *ut fiat unum ovile et unus pastor.*

*
* *

« Frères dissidents, disait en un langage émouvant le grand
» Pape Léon XIII, quel que soit votre rite, Notre cœur s'ou-
» vre à vous. Méditez ces ardentes et graves paroles que
» Bessarion adressait à vos Pères : « Qu'aurons-nous à répon-
» dre à Dieu, quand il nous demandera compte de cette rup-
» ture avec nos frères, Lui qui, pour nous assembler dans
» l'unité d'un même bercail, est descendu du ciel, s'est incarné,
» a été crucifié ? Et quelle sera notre excuse auprès de la
» postérité ? Oh ! ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre

(12) *Encycl. Praeclara Gratulationis,* 20 juin 1894.

» assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous
» et pour les autres... »

» Daigne Dieu entendre la supplication que vous lui adressez
» vous-même dans la liturgie de saint Basile : « Abolissez
» toute division entre les Eglises. » « Rassemblez les membres
» dispersés, ramenez les égarés et rétablissez-les dans l'union
» à votre Eglise sainte, catholique et apostolique.

» Qu'Il daigne vous ramener à cette foi une et sainte...
» dont vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt qu'il-
» lustrèrent à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, par la hauteur
» de leur génie, par l'excellence de leur doctrine, les Athanase,
» les Basile, les Grégoire de Naziance, les Jean Chrysostome,
» les deux Cyrille et tant d'autres grands Docteurs dont la
» gloire est en toute vérité l'héritage commun des deux Egli-
» ses, de l'Eglise d'Orient et de celle de l'Occident (13). »

† D. J. Card. MERCIER,
Archevêque de Malines.

(13) Ep. Apost. « *Praeclara gratulationis* », 20 junii 1894.

II. — EXTRAITS

EXTRAITS DE LA LETTRE « L'UNITÉ CATHOLIQUE »

(Malines, 11 mai 1922.)

SOMMAIRE :

Introduction : Evénements qui doivent se dérouler cette année, durant la neuvaine de l'Ascension à la Pentecôte : idée centrale autour de laquelle gravitent ces événements.

I. — *Vœu suprême de notre divin Sauveur : l'unité catholique : « Ut sint unum ! »* : La mission rédemptrice du Sauveur, inaugurée pendant sa vie terrestre, se continue, après sa résurrection, par la Mission du Saint-Esprit : Formation de l'unité catholique de l'Eglise. — Propagation du Royaume du Christ, par la Foi, l'Espérance et l'Amour. — Vœu suprême d'unité du Christ pour son Eglise.

II. — *Réalisation du vœu de Notre-Seigneur : l'Unité catholique de l'Eglise romaine :* Diffusion du christianisme : catholicité de l'Eglise. — Contraste avec l'existence précaire des hérésies. — L'unité catholique de l'Eglise romaine, seule force morale capable de résister à l'anarchie et d'en triompher.

Conclusion. — Nos devoirs à l'égard de nos frères chrétiens séparés et pour la conversion des infidèles : Prier. — Aider les Missions de nos aumônes. — Nous faire une âme catholique.

Du paragraphe I

Et vous avez pensé, peut-être, qu'à ce moment le Christ mettait fin à sa carrière rédemptrice. N'avait-Il pas, en effet, laissé tomber de ses lèvres expirantes le mot qui semblait définitif : « Consummatum est », « mon œuvre est consommée » ?

Eh bien, non, mes Frères, à ce moment tragique où le Christ expire, à l'instant où Il va dans la gloire recevoir de

son Père le prix de son sacrifice, l'œuvre de la rédemption n'est pas achevée : il serait plus exact de dire qu'elle commence.

Mission du Saint-Esprit et formation de l'Eglise.

Le prix de l'immolation du Christ au Calvaire, c'est son Eglise, c'est cette Assemblée de saints que le Voyant de l'Apocalypse a aperçue dans le resplendissement du ciel; elle est nouvelle, cette cité de la paix; elle est sainte : « Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam »; elle est d'origine divine : « descendentem de caelo a Deo »; elle a la grâce de l'épouse qui doit plaire à son époux : « paratam, sicut sponsam ornatam viro suo ».

Le but de la Rédemption, c'est de faire descendre la vie divine sur la terre, de former ici à Dieu une demeure, où Il se trouve chez Lui, un peuple qui soit à Lui et dans l'intimité duquel Il puisse vivre. « Et ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus. » C'en sera fait alors des larmes, et de la mort, et des deuils, et des cris déchirants de la douleur. Toutes ces misères auront fait leur temps : ce sera le renouveau universel. « Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum : et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in throno : ecce nova facio omnia (1). »

Le Christ mourant, c'est le grain de froment que le Père éternel jette dans le champ de la création. Il faut qu'il meure, ce grain de froment, sinon il ne germerait pas, et nous ne verrions pas sortir de terre l'épi qui apportera aux affamés l'aliment de vie, et au propriétaire du champ la fierté et les joies de la moisson. Ne rendons-nous pas hommage, dans la liturgie du temps pascal, « au Christ dont la mort triomphe de notre mort et qui, en ressuscitant, nous réintègre dans la vie », « qui mortem nostram moriendo destruxit et vitam resurgendo reparavit... » ?

Dans la vie intérieure de Dieu, le Saint-Esprit est le nœud du mutuel amour du Père et du Fils. Il réalise l'unité dans la charité des trois Personnes divines.

Pareille est son œuvre dans la société des enfants de Dieu.

(1) Apoc., XXI, 2-5.

Le Christ a prêché son Evangile à quelques privilégiés, durant le court espace de trois années : Il a fait choix d'une poignée de disciples destinés à perpétuer son œuvre. Mais qu'est-ce que ce pauvre troupeau en face des ambitions immenses du Royaume annoncé par les Prophètes ? Le Cœur du Sauveur n'embrassait-il pas toutes les nations, Jérusalem, la Judée, la Samarie, la terre entière, jusqu'à ses limites extrêmes, « usque ad ultimum terrae » ? Son regard conquérant ne portait-il pas jusqu'au terme des siècles, « usque ad consummationem saeculi » ?

Elle est l'œuvre du Saint-Esprit, cette propagation universelle et permanente du Royaume du Christ, par la Foi, l'Espérance et l'Amour.

Inaugurée, avec l'éclat d'un miracle public, au jour de la Pentecôte, elle s'étend à tous les peuples et à tous les âges par l'intermédiaire de la hiérarchie catholique et pénètre jusqu'au plus intime de la substance de chaque âme qui, par la hiérarchie de l'Eglise, se rattache au Christ et à la Très Sainte Trinité.

Œuvres du Saint-Esprit : propagation du royaume du Christ, par la Foi, l'Espérance et l'Amour.

Dans le domaine de la *Foi,* l'Esprit-Saint éclaire, précise, complète la doctrine de l'Evangile. La Foi du chrétien se puise à deux sources : aux *Livres inspirés* de l'Ancien Testament annonciateurs du Messie et à l'Evangile qui contient le récit de sa vie; aux enseignements que le Christ céleste communique par son Saint-Esprit à l'Eglise, et que la théologie appelle la *Tradition.*

Le livre de l'Apocalypse, dernier en date des livres inspirés, est particulièrement révélateur du rôle qu'exerce sur son Eglise, par son Saint-Esprit, le Christ ressuscité : Vainqueur de la mort, Roi de gloire, le divin Agneau assiste aux épreuves de son Corps mystique, la Sainte Eglise, avive ses *espérances,* affermit son courage : Il entretient en nous le souvenir de son immolation personnelle, cause méritoire de son propre triomphe et de celui qu'Il nous réserve; Il nous affermit dans la Foi à la Providence divine qui, par sa Toute-Puissance, sa Sagesse, sa Bonté miséricordieuse, veille sur les destinées indéfectibles de l'Eglise.

Mais la mission de l'Esprit-Saint pour l'achèvement de

l'œuvre du Christ va surtout à établir dans le monde l'unité catholique.

La volonté du Christ n'est pas que les âmes rachetées par son Sang restent isolées, juxtaposées, comme si chacune ne relevait que d'elle-même et d'une Providence qui s'adresserait directement à chacune d'elles. Toutes sont interdépendantes, vivent en une même communauté, en partie invisible, que notre *Credo* appelle la communion des saints.

Les saints, c'est nous, chacun de nous, en ce sens que tout chrétien est destiné à la sainteté et possède les moyens d'y parvenir.

La communauté des saints c'est l'*Eglise* : organisme vivant dont chaque chrétien constitue un des éléments organisés, subordonnés tous à l'action vivifiante du cœur qui leur fournit l'aliment et la chaleur, et à l'influx d'un organe central de commandement et de direction, la tête, le chef.

Le *Chef* invisible de l'Eglise c'est le Christ ressuscité, glorieux; son délégué visible, c'est la hiérarchie, composée du prince des apôtres, Pierre et ses successeurs, et de l'épiscopat héritier du collège apostolique, auquel Pierre préside avec autorité.

Le *Cœur* (2) invisible de l'Eglise, c'est l'Esprit-Saint qui répand dans tous les organes le liquide vivifiant de la grâce, la chaleur de la charité; les principaux instruments visibles de la transmission et de la distribution de la grâce, ce sont les sacrements.

Sous l'autorité directrice du Pape et de l'épiscopat, sous l'influence vivifiante de l'Esprit-Saint, de sa grâce, de ses vertus et de ses dons, l'Eglise se conserve, se développe, s'étend dans l'unité de la Foi et dans la ferveur communicative et expansive de la charité.

La Pentecôte fut le grand jour de la manifestation publique de cette Mission de l'Esprit-Saint par le Christ ressuscité, en union avec son Père. Mission d'unité et de charité : Mission d'unité invisible par la participation intérieure à la même Foi, d'unité visible moyennant l'autorité d'une hiérarchie unifiée sous le commandement d'une seule tête, le Vicaire du

(2) « Cor habet quamdam influentiam occultam; et ideo cordi comparatur Spiritus Sanctus qui invisibiliter Ecclesiam vivificat et unit. » S. Thomas, Sum. th., p. III, q. VIII, art. 1 ad 3, cité par Léon XIII dans les Litterae apostolicae « Provida matris » du 5 mai 1895.

Christ, Pierre ou son successeur. Mission de charité, qui unit visiblement les membres par leur participation aux mêmes sacrements et leur soumission filiale à la même autorité pastorale, et les unit invisiblement par leur amour en Dieu, en son Christ, en leur Saint-Esprit, suivant ce commandement qui résume le christianisme : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, tu aimeras ton prochain comme toi-même par amour pour Dieu. »

Vœu d'unité du Christ pour son Eglise.

Aussi la pensée suprême du Christ est-elle dans ce vœu d'unité pour son Eglise : « Père, glorifie ton Fils... Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Tu m'as envoyé dans le monde; à mon tour, je les envoie dans le monde... Mais je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour ceux que leur parole conduira à avoir foi en moi : afin que tous ne fassent qu'un, comme nous sommes un. Moi en eux et Toi en Moi : afin qu'ils réalisent l'unité dans sa perfection et que le monde reconnaisse que je suis ton Envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé (3). »

§ II

Réalisation du vœu de Notre Seigneur : L'unité catholique de l'Eglise romaine.

Ce vœu d'unité, formulé par Notre-Seigneur, au moment où Il remontait vers son Père, s'est-il réalisé ?

Oui, il s'est réalisé : ou mieux, il est toujours en voie de réalisation.

Il commençait à se réaliser déjà au Cénacle, lorsque le petit groupe des premiers fidèles, associés à Marie et aux Apôtres, attendaient, dans la prière, d'un même cœur, « unanimiter » (4), la venue promise du nouveau Paraclet.

Il se réalisait lorsque Pierre, le jour de la Pentecôte, appelait à lui ces mêmes Israélites qui avaient, quelques semaines auparavant, « crucifié le Christ et l'avaient fait mourir par la main des impies » (5); lorsque sa voix appelait les étrangers, « Parthes, Mèdes, Elamites, ceux qui habitaient la Mésopo-

(3) Joan. XVII. — (4) Act. Ap. I, 14. — (5) II, 23.

tamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, la Lybie, ceux qui étaient venus de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes » (6), et formaient ce premier noyau de croyants qui n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme » (7); lorsque Pierre et André, et Jacques et Jean, et tous les autres membres du Collège Apostolique devenus ardents, cette fois, comme des lions, sous le souffle de l'Esprit-Saint, fiers et intrépides jusqu'au martyre, fondaient les églises d'Asie et d'Afrique; et que Paul, converti à la Foi qu'il avait d'abord persécutée, marchait de conquête en conquête en Asie-Mineure et en Grèce, et devenait le plus puissant héraut de l'universalité du christianisme et son merveilleux propagateur dans le monde occidental.

Elle s'élargissait toujours, l'unité catholique, à mesure que, trois siècles durant, les persécutions devenaient plus violentes, et que le sang fécondateur des germes chrétiens coulait plus abondant dans les amphithéâtres.

En dépit des violences toujours renouvelées pour l'étouffer, malgré les déchirements que lui firent subir, dès ses origines, les hérésies, l'Eglise naissante poursuivait sa marche ascensionnelle. L'Empire Romain, ce colosse que le monde d'alors avait cru éternel, s'effondra dans la corruption et la honte ; l'Eglise lui survécut, transforma graduellement l'âme des barbares, sous le choc desquels il avait succombé; pénétra, non seulement en Italie, mais en Gaule, en Espagne, en Germanie; à la fin du VIe siècle et au début du VIIe, elle fit, par les missionnaires que lui envoya le pape saint Grégoire, la conquête religieuse des Anglo-Saxons; au IXe et au Xe siècles, elle fit entendre sa voix aux peuples du nord et de l'est de l'Europe, envoya le moine Anschaire au Danemark, convertit la Bohême, la Pologne; vers l'an mille, la Hongrie; à la fin du Xe siècle, par l'action des missionnaires grecs, elle pénétra en Russie.

Après mille ans d'efforts, l'Europe chrétienne était formée.

A plusieurs reprises, les puissances impériales, celle de Byzance, d'abord, celle du saint Empire Germanique, plus tard, tentèrent d'asservir l'Eglise au pouvoir civil, mais l'énergie des Papes, celle surtout de Grégoire VII, d'Innocent III, de Boniface VIII fit triompher l'indépendance spirituelle de la Papauté.

(6) Act. Ap., II, 9-10. — (7) V, 32.

A mesure que des terres nouvelles s'ouvraient devant elle, aux Indes, au Japon, en Chine, en Amérique, dans les îles de l'Océanie et au cœur même de l'Afrique, des légions de missionnaires, le crucifix à la main, firent entrer dans le giron de l'Eglise catholique, toujours une, toujours féconde, des convertis de toutes les nations du globe.

Que ne pouvons-nous retracer ici les merveilleux succès des missions catholiques, durant les trois siècles d'existence de la Propagande!

. . . .

Existence précaire des hérésies.

Par contre, aux côtés de l'Eglise catholique, regardez le passé.

L'Arianisme, le Nestorianisme, le Monophysisme, le Montanisme, qui ont tenté de mutiler le Mystère de la Très Sainte Trinité ou la Personnalité humano-divine du Christ ; le Pélagianisme, qui a méconnu le rôle nécessaire de la grâce; les hérésies des Albigeois et des Vaudois; plus proche de nous, le Protestantisme de Luther, de Calvin, de Henry VIII, le Jansénisme, le Vieux-catholicisme : que d'ossements desséchés dans le désert! Et dans ce qui reste de ce passé de l'hérésie ou du schisme, quelle désagrégation lamentable!

L'*Eglise orientale orthodoxe* compte au moins quinze églises indépendantes.

La *Russie* se trouve rattachée, au point de vue religieux, à Constantinople, dont elle reçut l'évangile. Lorsque Constantinople se sépara officiellement de Rome, la Russie suivit sa fortune. Elle-même, cependant, ne proclama pas le schisme; la rupture se fit implicitement et sans secousse.

Au XVIIIe siècle, Pierre-le-Grand voulut faire de l'Eglise russe un instrument dans la main du Souverain. Il mit à la tête de l'Eglise russe une sorte de concile permanent, appelé le Saint Synode, composé d'évêques et de fonctionnaires civils. Le tsar ne devenait point, à proprement parler, le pape de l'Eglise russe, parce qu'il ne s'arrogeait pas un pouvoir spirituel sur les âmes de ses sujets, mais, comme le chef du Saint Synode était un procureur général représentant l'empereur, la direction religieuse de l'Eglise était, de fait, dans la main du tsar. Aujourd'hui, officiellement, l'Eglise russe ne dépend plus de l'Etat, elle est, au moins en droit, libre de

ses destinées. Quant à la piété religieuse, elle est demeurée très vive dans l'âme slave; sa dévotion à la Vierge est touchante.

Le *Protestantisme,* depuis le jour où Bossuet écrivait « l'histoire de ses variations », a pâti, toujours davantage, de l'action dissolvante du libre examen; entre les protestants d'Allemagne, de Suisse et de France, il y a des divergences profondes; parmi eux, le nombre de ceux qui ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ ni au sacerdoce est considérable.

L'Eglise anglicane reste la fraction la plus forte et la plus religieuse, mais des discussions dogmatiques, qu'aucune autorité doctrinale reconnue par tous ne peut dirimer, l'invasion quotidienne de ces dénominations nouvelles qui pullulent en Angleterre, dans l'Amérique du Nord, en Australie, disloquent de jour en jour davantage l'œuvre primitive de la Réforme.

N'est-il pas reposant, mes Frères, pour l'âme croyante, de contempler, en face de cete amoncellement de ruines et de débris, l'éternelle jeunesse, la sève inépuisable de notre Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine ?

Comprenez-vous, en présence de ce spectacle contrastant, la parole du divin Maître : « Il faut qu'il y ait des hérésies; il est nécessaire que des scandales éclatent. »

« Née dans les persécutions, grandie parmi les hérésies, consolidée par les controverses, ce serait, si l'Eglise n'avait plus d'adversaires, qu'il nous faudrait désespérer des promesses de son Fondateur. Mais aussi longtemps que durera la lutte, elle vivra. Et nous vivrons! Nous vivrons de la seule vie qui soit digne d'être vécue : celle qui se subordonne, qui se dépense, qui se sacrifie, s'il le faut, à des fins plus élevées qu'elle (8). »

Conclusion.

A nous qui, établis et unis dans la grande famille catholique, apostolique et romaine, avons le bonheur de posséder nos âmes dans la paix, à nous d'aider nos frères chrétiens des Eglises séparées, nos frères Anglicans, surtout, et nos frères de Russie, qui sont le plus proche de nous, afin que, la grâce de l'Esprit-Saint les aidant, ils fassent vers la vérité intégrale le pas décisif.

(8) Brunetière, discours de combat, *Les motifs d'espérer,* p. 166.

Notre divin Sauveur n'a-t-il pas dit : « Je suis le bon Pas-
» teur, je connais mes brebis et elles me connaissent. Puis,
» j'ai d'autres brebis encore, qui ne sont pas de mon bercail :
» il faut me les amener, afin qu'elles écoutent ma voix et que,
» pour toutes, il n'y ait plus qu'un bercail et un seul pas-
» teur (9). »

Vous l'entendez, mes Frères; même les brebis qui ne le connaissent pas encore, notre divin Pasteur se plaît déjà à les compter comme siennes, « et alias oves habeo »; Il les a payées du prix de son Sang, Il les attire à Lui; si nous voulions les Lui amener, elles goûteraient le repos dans son unique bercail.

Nos Souverains Pontifes, Léon XIII, en deux encycliques célèbres, « Provida Matris », du 5 mai 1895, et « Divinum illud », du 9 mai 1897; Benoît XV, tout récemment, Sa Sainteté le Pape Pie XI nous ont exhortés à collaborer à cette œuvre de charité spirituelle, le retour de nos frères séparés à l'unité catholique.

Léon XIII nous a fait de cette collaboration un devoir.

« Nous ordonnons, écrivait-il, que cette année 1897 et toutes les années suivantes, une neuvaine se fasse avant la Pentecôte, dans toutes les églises paroissiales de la catholicité, afin d'obtenir la réconciliation de ceux qui, par la foi ou par l'obéissance, se trouvent séparés de l'Eglise : indubitablement, en effet, l'intention du Christ est de les réunir tous en un seul bercail, sous un seul Pasteur. »

Nous prierons donc, mes bien chers Frères, aux intentions apostoliques de nos Souverains Pontifes, pour la réconciliation de nos frères chrétiens, privés du bienfait de l'unité catholique; nous prierons pour le succès de la propagation de la Foi en pays infidèles, très spécialement parmi les populations qui nous touchent de plus près dans la colonie belge du Congo.

Nous prierons; ce n'est pas assez, la foi sans les œuvres est une foi morte; nous donnerons de notre superflu; nous réduirons nos dépenses, afin de nous créer des moyens de venir en aide à nos frères, si douloureusement éprouvés de Russie, aux missions, à nos vaillants et vaillantes missionnaires.

Par dessus tout, nous nous ferons une âme catholique.

Il n'y a pas de christianisme individuel. Le chrétien n'est

(9) Joan. X, 14-16.

pas un isolé, il est, de par son baptême, membre d'une famille. Or, « être membre », dit Pascal, « c'est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps ». Les intérêts du chrétien ne sont pas affaire privée, ils sont les intérêts de la communauté. Tout ce que vous faites, en bien ou en mal, profite ou nuit à la société entière.

L'armée catholique a son commandant en chef, son état-major, ses cadres d'officiers; chaque chrétien est un soldat en armes sous leurs ordres. Il n'y a pas de soldat qui n'ait sa part de responsabilité dans le combat, sa part de mérite et d'honneur dans la victoire. Le plus humble de vous tous, par son degré de vertu, par le travail qu'Il fournit, au poste le plus obscur, sous la dépendance de l'autorité religieuse et avec son approbation, au moins implicite, contribue à la sanctification générale de l'Eglise, à la propagation de sa Foi et de sa charité, à l'affermissement et au progrès de l'unité catholique.

Retenez cette conclusion, mes bien chers Frères : chaque jour, à chacune de vos heures, il est en votre pouvoir d'aider à la réalisation plénière du vœu suprême de notre divin Sauveur : « Qu'ils ne fassent qu'un! », « Ut unum sint! » Dans votre vie intérieure, par votre adhérence plus intime à l'Esprit-Saint dans le sanctuaire de votre âme; dans votre vie de famille, au cœur de votre patrie, au foyer de la paroisse, du diocèse, par delà toutes les frontières terrestres, vous pouvez, enfant de l'Eglise, par votre travail, par la pureté de vos mœurs, par votre participation à la souffrance collective, intensifier et étendre la Royauté d'amour du Sacré-Cœur de Jésus, à qui sont dûs tout honneur et toute gloire.

† D. J. Card. MERCIER, *Archevêque de Malines.*

*
* *

Le Cardinal revient encore à plusieurs reprises sur ces idées dans la lettre « Paix et Fraternité » (Purification, 1925), aux paragraphes intitulés : *La charité envers nos frères dissidents. — Les trois intentions de N. S. Père le Pape pour l'année sainte. — La liturgie de la Messe et l'unité catholique.*

EXTRAITS DE LA LETTRE « UN GRAND EXEMPLE DE FRATERNITE UNIVERSELLE »

(Assomption, 1922)

Répondant à l'appel de S. S. le Pape Pie XI (lettre Apost. « Annus jam », du 10 juillet 1922), *en faveur des affamés de Russie, S. Em. écrivait la lettre dont nous extrayons les passages ayant trait à l'unité chrétienne.*

. . . .

La meilleure politique pour ce monde et pour l'autre n'est pas toujours celle que dictent les prévisions des Chancelleries ni les supputations des Etats-Majors; elle est inscrite dans la parole du divin Maître : « Avant tout, faites régner Dieu et sa Justice; le reste, vous l'obtiendrez par surcroît. »

Quoi qu'il en soit, mes bien chers Frères, comme homme j'ai le droit, comme évêque, je me suis fait le devoir d'unir mon humble voix aux paternelles supplications du Souverain Pontife; d'interpréter les réprobations spontanées de vos consciences; d'offrir, à nos alliés de la première heure, un hommage de gratitude fidèle; à un grand peuple, malheureux comme jamais peuple ne le fut, un témoignage de fraternité humaine; à des chrétiens, à des prêtres, à des évêques, — qu'un schisme millénaire, douloureux pour tous, sépare de Notre Mère l'Eglise de Rome, mais qui nous tiennent néanmoins très étroitement à cœur par leur foi à la divinité du Christ, par leurs sacrements, par leur sacerdoce, — les assurances de notre affection, la promesse de nos prières, notre désir ardent d'alléger leurs malheurs, notre cuisant regret d'être impuissants à leur faire reconquérir leur liberté.

*
* *

Il n'y a pas à hésiter, nous avons un grand effort à tenter pour aider nos frères de Russie.

La fraternité humaine et la charité catholique nous en font un devoir.

Par leurs actes et par leurs appels réitérés, nos Papes bien-aimés nous donnent l'exemple et nous tracent la voie.

Je vous rappelais, il y a un instant, la lettre émouvante de Benoît XV, en date du 5 août 1921, en faveur des affamés de Russie.

Dès l'année 1919, le même Pape s'interposait en faveur de prêtres orthodoxes russes; un télégramme à Lénine le conjurait de faire cesser les persécutions contre le clergé.

Le 14 mai 1922, par lettre, le 7 juin 1922 par télégramme, notre Saint Père le Pape Pie XI ordonna au Secrétaire d'Etat de pressantes démarches en faveur de plusieurs dignitaires ecclésiastiques de la Russie orthodoxe et plus spécialement en faveur du noble, pieux et vaillant patriarche Tykhon, attrait en justice pour avoir refusé de livrer aux mains sacrilèges des révolutionnaires les vases sacrés et les saintes reliques.

. . . .

Vous prierez, mes Frères, et vous, qui avez le bonheur de communier souvent, vous aurez, jusqu'au jour de la délivrance de nos frères slaves, la charité d'offrir une communion hebdomadaire aux intentions du Souverain Pontife et aux nôtres, pour le peuple et pour l'Eglise de Russie.

Un Russe, qui a beaucoup souffert, avec une admirable résignation chrétienne, comme beaucoup de ses compatriotes — et qui est devenu naguère prêtre orthodoxe, — m'écrivait : « Quelles que soient nos souffrances, quelles que soient nos épreuves, nous nous inclinons devant la sagesse et la bonté de Dieu, certains que notre Eglise, fidèle à son divin Maître, et notre peuple, purifié par la souffrance, s'acheminent vers un avenir meilleur. »

Ce noble prêtre a raison. Nous l'aiderons, lui et son peuple, dans la réalisation de leurs espérances.

Sans doute, il y a eu dans le clergé russe des défaillances. Un évêque, Antonin, huit prêtres et un lecteur, ont rédigé et signé un appel où ils acceptent le pouvoir bolchéviste. D'autres, évêques et prêtres, ont fléchi. Ils forment un parti schismatique, qu'ils ont l'orgueil d'appeler « l'église vivante ». Les populations, accablées sous le poids de leurs malheurs, ne se sentent souvent plus la force de réagir.

Mais il y a d'admirables exemples de résistance au persécuteur. Le patriarche Tykhon, quoi qu'on en ait dit, n'a jamais abdiqué. Il est aux arrêts, fidèle à sa Foi, à ses serments. Onze prêtres ont été fusillés, pour avoir résisté au

décret ordonnant l'expropriation des biens d'Eglise, la confiscation des objets du culte (1).

Des centaines de prêtres souffrent de privations et d'angoisses. Avec une insistance spéciale j'intercède auprès de vous, mes bien chers Frères, pour eux. N'oubliez pas que les prêtres et les évêques orthodoxes possèdent, aux yeux de l'Eglise catholique romaine, le caractère du sacerdoce du Christ.

Les fidèles se pressent encore, quand ils le peuvent, dans leurs églises. Leur piété envers Marie reste vivave. Bien des cœurs gardent la foi chrétienne et l'esprit d'expiation. Ecoutez ce trait touchant, que je vous rapporte pour finir et pour conclure : Beaucoup de mourants, quand ils se sentent défaillir, prient une dernière fois, devant les chères icones de famille qui gardent le foyer. Puis, seuls ou soutenus par leurs proches, ces chrétiens se traînent au cimetière vers la sépulture de famille. Personne ne pourra les y enterrer, mais ils auront rendu le dernier soupir en terre bénite. Ils arrivent donc au cimetière, y prient pour leurs morts, puis, couchés sur leur sépulture, ils enlacent de leurs bras la croix, et ils attendent. Des centaines, des milliers meurent dans cette étreinte.

Signe sublime de leur foi, symbole de résurrection, cette mort, cette croix présagent une vie nouvelle à la Russie agonisante. Les secours humains se sont montrés impuissants, mais le Christ crucifié et ressuscité compte toutes ces souffrances, ces larmes, ces expiations, Il compatit, Il sauve.

O Croix, unique espérance de salut;

O Christ, Sauveur du monde, sauve la Russie (2).

† D. J. Card. MERCIER, *Archvêque de Malines.*

(1) *Etudes,* La Tragédie de l'Eglise russe, par Pierre Ramski, 5 août 1922.

(2) *Etudes,* Le malheur russe, 20 juin 1922.

Malines, le 27 mai 1922.

MONSIEUR LE PRESIDENT ET MESSIEURS LES MEMBRES DU COMITE NATIONAL RUSSE (1).

Paris.

Monsieur le Président,

Messieurs,

La lettre, datée du 16 mai, par laquelle vous voulez bien me faire part d'un document de l'Union Nationale Russe à l'adresse de Sa Sainteté le Pape Pie XI, est un témoignage de confiance à mon égard et je vous en sais gré, mais elle est aussi révélatrice d'un état d'âme que nous ne pouvons que déplorer.

A plusieurs reprises, depuis que les événements de ces dernières années m'ont mis en contact, direct ou indirect, avec des représentants divers, laïcs ou religieux, de votre noble pays, j'ai souffert d'une absence de compréhension plus intime de nos sentiments respectifs, et j'ai formé le vœu de pouvoir mieux vous connaître et vous donner de nos dispositions à nous une connaissance plus exacte et plus sûre.

Nous avons un ardent désir d'alléger vos souffrances.

Il faudrait n'avoir pas un cœur d'homme pour ne pas éprouver ce sentiment. Votre grand effort militaire en 1914 et en 1915 en faveur de la cause de nos Alliés, les millions de vies humaines que vos victoires, d'abord, vos revers, ensuite, coûtèrent à l'Empire des tsars; les désastres accumulés plus tard chez vous par la Révolution, toutes ces monstruosités sans nom que rappelle sommairement votre « Lettre ouverte » : « Vingt-huit évêques orthodoxes torturés, puis assassinés ou fusillés, des dizaines de mille de clercs et de moines qui ont subi le même sort; les bien des églises spoliés, maintes cathédrales et maints sanctuaires profanés, des reliques jetées au vent, des monastères fermés et enfin, tout dernièrement, les derniers vestiges des trésors des églises mis à sac, autant de preuves irrécusables de l'esprit antireligieux du pouvoir communiste qui vous persécute » : en faudrait-il davantage pour éveiller dans nos cœurs une sympathie ardente, faite de gratitude, d'humanité, de charité ?

Cette sympathie, que de fois j'eusse voulu vous l'exprimer et vous en dire les motifs ! Mais ce n'est pas pour nous chose aisée.

La Russie a toujours été loin de nous, parce que votre langue nous est malheureusement étrangère; le despotisme des Soviets nous l'a rendue encore moins accessible; aucun organe de presse, aucun document revêtu pour nous des garanties nécessaires d'authenticité ne parvenait jusqu'à nous et ne nous permettait de faire le départ entre la réalité des événements et les commentaires tendancieux ou imprudents qui les entouraient : et alors, pour ne pas nous exposer à une intervention maladroite, nous nous

(1) Document publié en appendice de la lettre précédente.

résignons, malgré nous, au silence. D'ailleurs, ce n'était pas en paroles, mais par des actes que nous souhaitions nous affirmer devant vous. Or, l'aide financière, si réduite fût-elle dans l'état de fortune où sont chez nous beaucoup de personnes qui comptaient en temps normal parmi les meilleures pourvoyeuses de nos œuvres, à qui et par quelle voie sûre l'envoyer ? Après plusieurs tâtonnements, nous nous décidâmes à deux partis : d'une part nous suppliâmes humblement le Souverain Pontife d'user de sa très haute influence à l'effet d'obtenir la faculté d'envoyer des messagers directs aux affamés de Russie; d'autre part, nous nous appliquâmes à favoriser en Belgique, notamment à l'Université de Louvain, les études de quelques jeunes gens d'élite, capables d'aller se dévouer bientôt, dès que la liberté leur en serait donnée, au relèvement industriel et moral de votre chère patrie.

Mais il s'est fait que ces humbles moyens d'assistance fraternelle, beaucoup trop faibles au gré de nos désirs, n'ont eux-mêmes pas été bien compris par tous.

Laissez-moi vous le dire en toute franchise, chers Messieurs, à la base des griefs que vous avez cru pouvoir articuler contre le Gouvernement du Souverain Pontife, il y a un effort de charité courageuse envers vos compatriotes, effort dont vous avez sans doute ignoré et mal interprété le caractère.

Ainsi que je le rappelais à l'instant, je fus de ceux qui prirent leur recours auprès de Notre Saint-Père le Pape pour faire parvenir les aumônes de mes diocésains aux affamés Russes, à l'abri de la rapacité des affameurs. Le Saint-Père daigna solliciter des occupants un passeport garantissant à quelques agents spéciaux la faculté de porter eux-mêmes des secours aux affamés : il obtint cette faculté pour quelques ecclésiastiques de toute confiance; le jour où le Vatican nous informa du résultat de ses négociations avec les Soviets, il ajoutait : « Il est évident que d'immenses secours sont nécessaires pour le soulagement de tant de détresse et que le Saint-Siège devra faire appel à toutes les bonnes volontés. Les catholiques surtout devront coopérer à cette grande œuvre de charité. »

Je crois pouvoir vous assurer, chers Messieurs, que les négociations du Saint-Siège avec ceux qui détiennent en Russie les pouvoirs publics ont eu pour objet « cette grande œuvre de charité » et n'ont pas eu d'autre objet.

Cependant, vous écrivez dans votre « Lettre ouverte au Pape » : « Les journaux annoncent la conclusion d'un concordat entre le Saint-Siège et les bolchévistes. Que la nouvelle soit vraie au non, peu importe, car ce n'est pas la forme de l'entente avec les Bolchéviks qui peut changer quoi que ce soit dans les relations avec eux. C'est le fait même de l'existence de ces rapports qui nous afflige. »

A la réflexion, vous voudrez bien reconnaître, j'en suis sûr, que, sur ce point fondamental, vous avez fait erreur.

Pour vous rendre plus sensible l'expression de ma pensée, laissez-moi vous rapporter ici un souvenir personnel. Au début de l'occupation allemande en Belgique, lors de la reddition de la place d'Anvers, en octobre 1914, la panique avait gagné une partie de la population et une rumeur circulait parmi elle, d'après laquelle le pouvoir militaire allemand devait

saisir tous les jeunes gens restés en territoire belge et les enrôler de force dans les régiments allemands. J'eus beau tenter de rassurer les familles belges; je ne réussissais que très imparfaitement. C'est alors que, bien à contre-cœur, je m'humiliai jusqu'à solliciter une audience des autorités militaires qui venaient d'envahir, dans les conditions scandaleuses que l'on sait, le sol de ma patrie et avaient fait pompeusement leur entrée à Anvers après quarante-deux heures de bombardement continu. J'avais conscience, pourtant, que j'accomplissais une bonne action. J'entrais en relation avec un pouvoir de fait, que mon patriotisme et mon honnêteté chrétienne répudiaient; mais il était évident pour moi que ma démarche n'attribuait au gouverneur militaire aucune autorité juridique; je m'interposais entre un bourreau et ses victimes, pour arracher celles-ci à la brutalité de celui-là.

L'intervention du Saint-Père auprès des bourreaux de votre patrie a le même caractère — rehaussée par la majesté du Suprême Pontificat; — elle vise à protéger le droit et la faiblesse des victimes, contre la violence des maîtres qui les torturent.

Mais, ajoutez-vous, le Saint-Siège a des intentions de prosélytisme; il bénificiera d'une liberté de propagande religieuse que les Soviets refusent à l'Eglise orthodoxe. Et vous parlez, à ce propos, en termes peu mesurés, d'une tendance à laquelle se laisserait entraîner l'Eglise Romaine, « à suivre les chemins tortueux de la basse politique de nos jours ».

Si ce langage avait été froidement réfléchi, je l'eusse jugé tellement offensant pour l'Autorité la plus vénérable qu'il y ait au monde et devant laquelle je m'incline avec une piété filiale inaltérable, qu'il m'eût interdit, malgré toute ma sympathie pour vous, d'entrer en correspondance avec votre Comité.

Mais, encore une fois, le jugement de votre Comité repose sur une erreur de fait.

Loin d'exploiter au profit de son action apostolique, dans le sens étroit que vous lui supposez, un privilège dont seraient frustrés les Orthodoxes, le Saint-Père a expressément demandé aux Puissances réunies en Conférence à Gênes l'exécution des trois clauses suivantes :

1° La pleine liberté de conscience pour tous, citoyens russes ou étrangers, est garantie en Russie.

2° Est aussi garanti l'exercice privé et public de la religion et du culte.

3° Les immeubles qui appartenaient ou appartiennent encore à quelque confession religieuse que ce soit, lui seront rendus et seront respectés.

Je vous disais plus haut qu'après avoir tâtonné, je m'étais, en ce qui me concerne, attaché à deux moyens de vous prouver que nous gardons le sentiment de la dette de reconnaissance que nos Alliés et nous avons contractée à l'égard du peuple russe, et de vous témoigner la charité fraternelle et chrétienne que nous vous portons dans vos malheurs : le premier de ces moyens était de faire parvenir, avec le plus de garanties de sécurité possible, des secours matériels aux Russes affamés; le second était de venir en aide à une élite de vos jeunes gens, désireux de poursuivre leurs études universitaires pour se préparer à

devenir bientôt, espérons-le, les restaurateurs de l'industrie et du moral de votre chère patrie.

Faut-il vous rappeler, chers Messieurs, le noble langage de Benoît XV, auquel son successeur et nous sommes restés fidèles ? « Du bassin du Volga, écrivait le Pape, de nombreux millions d'hommes invoquent, en présence de la mort la plus terrible, le secours de l'humanité. Il s'agit d'un peuple déjà souverainement éprouvé par le fléau de la guerre, d'un peuple sur lequel brille le caractère du Christ et qui a toujours fortement voulu appartenir à la grande famille chrétienne. Bien que séparé de nous par des barrières que de longs siècles ont élevées, il est d'autant plus près de notre cœur de père qu'il est plus malheureux. L'immensité de la ruine est telle, que tous les peuples doivent s'unir pour y remédier... Notre appel s'adresse avant tout aux peuples chrétiens, qui connaissent l'infinie charité du Dieu Rédempteur qui a donné son Sang pour nous rendre tous frères. Il s'adresse aussi aux autres peuples civilisés, parce que tout homme digne de ce nom doit se sentir le devoir d'accourir là où meurt un autre homme. »

Vous n'avez pas douté de la loyauté de cet appel. Ne mettez pas davantage en doute le désintéressement de Notre Saint Père le Pape Pie XI. Ne doutez pas de la sincérité des catholiques, pasteurs et fidèles, qui répondent aux exhortations de charité de leurs Pontifes.

Assurément, nous avons à cœur, comme vous et avec vous, « la réunion des églises, éternellement chère aux âmes pieuses », mais nous ne la voulons que dans le respect le plus absolu de la conscience d'autrui. Voilà une année bientôt, que vingt de vos jeunes gens sont installés dans un home universitaire et suivent assidûment les cours de l'Université catholique de Louvain ; demandez-leur s'il y a eu une seule atteinte portée à leur liberté religieuse.

Monsieur le Président, Messieurs,

Je termine ma lettre sur une parole d'espérance. Le malheur, je le sais pour l'avoir expérimenté chez mes compatriotes, rend parfois les tempéraments nerveux impressionnables. Ne cédons pas à nos premières impressions. Rapprochons-nous les uns des autres, avec le désir de mieux nous connaître mutuellement et de chercher dans la prière et dans une fraternelle entr'aide les moyens de sauvegarder les fondements de la civilisation chrétienne et de réaliser le vœu suprême d'unité catholique formulé par notre Divin Sauveur.

✝ D. J. Card. MERCIER, Archevêque de Malines.

EXTRAIT DE
« LA PAPAUTE ET LE SENS SOCIAL CHRETIEN »

(Mendement de 1923.)

Quoique ne la visant pas directement, ces lignes doivent être méditées en fonction de l'Union des Eglises; Son Eminence y formule admirablement des principes dont on ne peut jamais se départir.

. . . .

Notre Saint-Père le Pape nous le redit à tous aujourd'hui. Son ambition est de rendre la paix au monde.

Oui, répond le monde, nous aussi nous voulons la lui rendre; nous la lui rendrons, disent les uns, moyennant les délibérations patientes de nos assemblées politiques et les conseils de nos diplomates; nous la lui rendrons, disent les autres, en unissant les masses ouvrières dans une même internationale qui supprimera la guerre, les armées et fera régner sous la domination socialiste la fraternité universelle.

Vaines chimères, mes Frères bien-aimés : la politique et la diplomatie ont banni de leurs conseils le facteur par excellence de la paix, l'autorité morale du Vicaire du Christ, Sauveur du monde; le socialisme, sous prétexte de fraternité entre les peuples, organiserait la guerre universelle entre les classes sociales, et, soustrayant le droit à la protection de la force armée, livrerait le plus faible à la convoitise et à la domination du plus fort.

La paix n'est possible que dans le respect de la justice; mais la justice elle-même n'en est ni la source ni la garantie suffisante. « La justice, dit le Pape, dispose à la paix, parce qu'elle maintient l'ordre public et que la paix ne trouve que dans la tranquillité de l'ordre le sol où elle s'épanouit; mais elle-même est le fruit direct de la charité. »

Et le Pape cite à ce propos l'enseignement de saint Thomas d'Aquin : « La justice est un facteur de paix, indirectement, en ce sens qu'elle écarte des obstacles à la paix; mais le principe effectif direct de la paix, c'est la charité. Qui dit paix,

en effet, dit union de tendances, accord de volontés. Que deux volontés d'hommes s'accordent, concordent, ils vivent en paix. Que tous les désirs d'un même individu soient satisfaits, il est en paix. Or, seule la charité apaise tous les désirs de l'homme en leur donnant le Bien souverain pour unique objet suprême. Seule elle établit la concorde entre les hommes, en les amenant à aimer leur prochain comme eux-mêmes. La charité est donc la vraie, l'unique pacificatrice des consciences, des familles, des peuples, de l'humanité.

La grande devise du Pape Pie XI est réalisée : Je vous apporte la paix. Elle gît dans la réconciliation du monde avec le Christ, elle gît dans la pratique du commandement nouveau du Christ, la charité. Laissez le Christ régner en vos âmes par la charité et vous goûterez sa paix : la paix du Christ par la Royauté d'amour du Christ. « *Pax Christi in regno Christi* (1). »

Conclusion.

L'action catholique, auxiliaire de l'Apostolat.

Ne soyez donc pas des isolés.

Il ne suffit pas de vous préoccuper de votre salut personnel : vous vous devez aussi à autrui.

On vous a, peut-être, trop souvent prêché que vous êtes au monde pour sauver votre âme et pour mériter, par une conduite personnelle irréprochable, le bonheur du paradis.

Cela n'est pas vrai. Vous êtes au monde, pour rendre gloire à votre Créateur; pour collaborer à l'extension et à l'intensification de sa Royauté sur les âmes; pour accomplir, en toutes choses, en imitant d'aussi près que possible la perfection des élus, la très sainte volonté de votre Père céleste.

Vos intérêts à vous, temporels ou même spirituels, la rémission de vos péchés, votre préservation sont chose secondaire.

Voilà la loi morale que le *Pater* résume. Et le *Pater* — la liturgie de la messe vous le rappelle chaque fois que vous y prenez part — est d'origine divine. C'est notre divin Sauveur lui-même qui a dicté l'ordre dans lequel nous devons faire monter vers Lui nos prières : sa gloire d'abord, son Règne, sa volonté, ici et dans l'éternité. Puis, notre salut, notre félicité dans notre union à Dieu.

(1) 2a, 2ae q. 29, art. 3, ad. 3.

Respectez cet ordre, pensez à Dieu : Dieu pensera à vous, vous enveloppera de son amour, vous sauvera.

Ne soyez pas, disais-je, des isolés : il y aurait de l'égoïsme à vous prendre pour tels. De par votre baptême, vous appartenez à une famille dont les intérêts sont vos intérêts; ou mieux, vous appartenez à un organisme spirituel vivant, dont le Christ est la tête et dont vous formez, avec tous les baptisés, enfants fidèles de la sainte Eglise catholique, les membres vivants. Les membres ne demeurent en vie que sous l'influence directrice et vivificatrice de la tête; le Christ n'a pas voulu garder pour Lui le monopole de la gloire et de la félicité, encore qu'Il les ait seul méritées : Il a daigné nous les faire partager, comme la tête fait partager à tous les éléments organisés du corps humain les bienfaits de son impulsion et de sa direction.

C'est sur l'Eglise donc, sur le Christ dans sa Personne divine et dans son Corps mystique, que doivent porter vos premières ambitions. S'il n'en est ainsi, vous êtes catholique de nom, vous êtes individualiste d'esprit. Et cet égoïsme spirituel, pour être moins bas et moins coupable que celui de l'orgueilleux, du voluptueux, de l'avare, n'en est pas moins de l'égoïsme...

III. — DEUX LETTRES AU PRIMAT DE CANTERBURY

A l'occasion de la mort de l'abbé Portal qui participa aux conversations de Malines. Lord Halifax, qui en fut le promoteur, communiqua au « Times », avec l'autorisation de l'archevêque de Canterbury, le texte, inédit jusqu'à ce jour, des deux dernières lettres que le cardinal Mercier adressa au primat de l'Eglise d'Angleterre, l'une le 25 octobre dernier, l'autre l'avant-veille de sa mort (1).

I

Malines, 25 octobre 1925.

Mon cher Lord,

Dès que j'ai reçu votre lettre du 1er août, je me suis proposé d'y répondre immédiatement, mais j'ai été obligé de demander quelque délai pour en examiner le contenu. Ce délai s'est prolongé au-delà de mes prévisions. Accoutumé comme vous l'êtes aux difficultés d'une vaste administration, je suis convaincu que vous m'excuserez et que vous pardonnerez cette apparente négligence.

Quand je la lus pour la première fois, votre lettre me causa un certain malaise. Je n'étais point sûr d'en avoir bien saisi le sens. Le document était inspiré par une bonne volonté inaltérée, toutes les appréciations du passé étaient encourageantes, mais les réflexions sur la situation actuelle et sur ses développements futurs me paraissaient trahir une confiance ébranlée. Cela n'était pas surprenant : dans un effort aussi prolongé que le nôtre, si le but demeure le même, les moyens de l'atteindre varient selon les circonstances et soulèvent à chaque pas de nouveaux problèmes.

A mesure que nos échanges de vues se poursuivaient dans nos réunions, la ligne de démarcation entre les points sur lesquels un accord existait ou a été réalisé, et les points sur lesquels certaines divergences existent encore, est devenue de plus en plus visible; les difficultés qui sont le chemin du succès final paraissent plus grandes à l'horizon et les raisons d'espérer semblent moins convaincantes.

Quand, d'autre part, nous entendons la voix de nos fidèles, en dehors

(1) Publiés dans *La Libre Belgique*, n° 189, 1926.

de nos réunions, nous remarquons avec inquiétude qu'il n'est pas en notre pouvoir d'apaiser, et il se peut que tous deux, vous comme moi je suppose, nous éprouvions quelque anxiété et quelque lassitude qu'il n'est pas toujours facile de dissiper.

Parmi les catholiques romains, cette inquiétude revêt deux aspects différents. Quelques-uns d'entre eux, pleins d'enthousiasme et de sympathies pour notre cause, se plaignent de notre apparente lenteur et d'un silence que leur paraît dûment prolongé. Ils sont enclins à s'imaginer que le problème de la réunion étant posé comme un théorème de géométrie, sa solution affirmative ou négative devrait être trouvée immédiatement. Et, au pis aller, ils estiment qu'un vote de majorité devrait mettre fin à toutes les hésitations. Ils voudraient voir les conversations de Malines avancer plus rapidement et satisfaire, sans autre délai, la curiosité de l'opinion publique. La réunion serait un spectacle si beau et si édifiant qu'on ne saurait donner assez vite aux esprits religieux le réconfort qu'ils y puiseraient.

D'autres, au contraire, obsédés par la politique du « tout ou rien », considèrent uniquement le résultat final, exagèrent à dessein les difficultés à vaincre avant de l'atteindre et sousévaluent le rôle suprême de la grâce dans l'évolution de la vie spirituelle. Se reposant uniquement sur eux-mêmes et sur la connaissance de leur propre faiblesse, ils abandonneraient volontiers une tentative dans laquelle, il est vrai, ils n'ont jamais eu confiance, que, dans le fond de leurs cœurs, ils n'ont peut-être jamais favorisée et pour le succès de laquelle ils n'ont peut-être jamais prié.

Votre Grâce aura, sans doute, rencontré la même inquiétude chez les optimistes invétérés et les pessimistes obstinés de son propre troupeau; ils voudraient obtenir de nous une solution soudaine et, s'ils le pouvaient, ils voudraient nous pousser à en finir promptement.

Ne pensez-vous pas que ce serait de la faiblesse de notre part de céder à ces sollicitations ? Nous avons des responsabilités que nos fidèles ne partagent pas et qu'ils ne comprennent pas toujours. Notre situation nous impose le devoir de considérer la situation générale d'un point de vue plus élevé. La direction des consciences qui nous est confiée nous autorise à agir avec autorité.

La lettre de Votre Grâce mentionne certaines déclarations qui devraient être faites, certains exposés dans lesquels les points admis des deux côtés seraient définitivement précisés et les points encore en discussion seraient rappelés. J'accepte avec empressement cette proposition et suis prêt à la mettre à l'ordre du jour de notre prochaine réunion, qui pourrait avoir lieu, conformément au vœu exprimé par Lord Halifax, durant la première quinzaine de janvier 1926.

Je pense que les deux exposés devraient être préparés, le premier sur les conclusions déjà atteintes, le second, sur les points controversés ou sur de nouveaux points qui, suivant le vœu de l'une ou l'autre partie, devraient encore être portés à l'ordre du jour.

Cet examen comparatif démontrerait, je le crois, que non seulement nos réunions ont rapproché nos cœurs, ce qui est déjà un résultat très appréciable, mais qu'elles ont aussi sur des points importants, harmonisé nos pensées et réalisé un progrès vers l'accord.

Le premier exposé sur des conclusions communes peut être développé dans une forme plus explicite ou être publié dans une forme réduite. Ce serait un heureux moyen de maintenir l'intérêt religieux de nos troupeaux respectifs. A mon humble avis, cependant, il serait inopportun de publier un exposé des points controversés. Des conclusions négatives, quelles qu'elles puissent être, provoqueraient des animosités séculaires et accentueraient les divisions, c'est-à-dire nuiraient à la cause à laquelle nous avons résolu de nous consacrer.

Fidèles à notre objectif primitif, nous devons progressivement mettre en lumière tout ce qui peut favoriser la réunion, et mettre à l'écart ou différer tout ce qui obstrue le chemin. Notre intention première n'était pas d'examiner, dans un temps donné, quelques questions de théologie, d'exégèse ou d'histoire, avec l'espoir d'ajouter un chapitre d'apologétique ou de controverse aux ouvrages scientifiques ou religieux de nos prédécesseurs. Au contraire, nous nous sommes rencontrés, face à face, comme des hommes de bonne volonté et des croyants sincères alarmés par la confusion des opinions et les divisions de pensée qui prévalent dans la société moderne, et attristés par le progrès de l'indifférence religieuse et de la conception matérialiste de la vie qui en est la conséquence. Nous avions, en pensée, le vœu suprême pour la réunion, pour l'unité, exprimé par notre divin Sauveur : « Ut unum sint », « Qu'ils soient un ! » Nous nous sommes mis à l'œuvre sans savoir ni quand ni comment cette union souhaitée par le Christ pourrait être réalisée, mais convaincus qu'elle peut l'être, puisque le Christ la veut, et que, dès lors, nous avons l'un et l'autre à fournir notre effort pour la réaliser. La réunion n'est pas notre œuvre et nous pouvons être incapables de l'achever, mais il est en notre pouvoir et par conséquent dans notre devoir de la préparer et de paver le chemin qui y conduit.

N'est-ce pas dans ce but élevé que la Conférence de Lambeth fut convoquée, en esprit de confiance dans la sagesse et la bonté de la divine Providence ? N'est-ce pas l'unique objectif poursuivi pendant plus de cinquante ans par votre cher et révéré collègue qui consacre avec un si admirable zèle son temps, ses forces et son cœur à la cause de la réunion ?

Il me semble entendre le révérend doyen de Wells s'adressant à nous, en termes si émouvants, à la clôture de notre première réunion : — « Pendant quatre siècles, anglicans et catholiques romains furent uniquement préoccupés de leurs antagonismes et de leurs divisions; ils viennent de se rencontrer pour la première fois dans le but de se comprendre, d'écarter les malentendus qui les séparent, de se rapprocher du but désiré par chacun, la réunion. »

Quand le révérend doyen prononça ces émouvantes paroles, il ne s'adressait pas seulement à notre petit groupe, mais à la masse des croyants que nous savions être derrière nous et dont la foi persévérante dans le Christ et dans l'Eglise est l'objet de notre anxiété et de nos soins constants.

Pour autant qu'il s'agisse de moi, c'est à cette lumière d'apostolat que j'ai considéré ma participation à ces conversations depuis le premier jour où le révéré Lord Halifax et l'abbé Portal ont exprimé le vœu que je me joigne à eux. Quand, en janvier 1924, j'ai expliqué à mon clergé

et aux fidèles de mon diocèse la part que j'ai prise à ces conversations, j'ai insisté sur le même point. Je leur ai rappelé la parole de Léon XIII : « Les grands événements de l'histoire ne peuvent pas être mesurés par les calculs humains. » Prévoyant et craignant leur impatience, je leur ai rappelé l'enseignement de saint Paul sur l'unique source de la fécondité de l'apostolat : « Ainsi donc, ce n'est pas celui qui plante, ni celui qui arrose, mais c'est Dieu qui donne le fruit. » « Neque qui plantat est aliquid neque qui rigat sed qui incrementum dat, Deus » (A. Cor. III, 7). Et j'ajoutais ces mots que je me permets de répéter ici . — « Vous paraissez impatients parce que le succès est lent à venir. Prenez garde. La nature vous égare. Un effort de charité n'est jamais perdu. »

Moissonneurs d'âmes, nous devons semer à la sueur de notre front, le plus souvent dans les larmes, avant que sonne l'heure de la moisson. Quand cette heure bénie sonnera, un autre très probablement aura pris notre place : — « Alias est qui seminat, alius est qui metit » (S. Jean, IV, 38).

C'est dans cet esprit de patience chrétienne et de confiance surnaturelle que nous nous rencontrerons à nouveau en janvier prochain, heureux de labourer et de semer, laissant au Saint Esprit et à l'action de sa grâce le choix du jour et de l'heure où sera moissonnée la récolte que nos humbles travaux et nos prières s'efforcent de préparer.

Pour cela aussi et au-dessus de tout nous devons nous associer comme des étudiants, mais notre association est, avant tout, spirituelle, et nous nous joignons en une commune prière. La connaissance de nos réunions périodiques est, pour le public en général, une exhortation constante à une pensée religieuse et à une prière collective pour la réunion.

Je suis, de Votre Grâce, le serviteur obéissant.

✝ D. J. Card. MERCIER, Archevêque de Malines.

II

Bruxelles, 21 janvier 1926.

Monseigneur,

Dans l'épreuve qu'il a plu à Dieu de m'envoyer durant ces dernières semaines, je ne puis exprimer tout le plaisir et la consolation que j'ai éprouvés à recevoir la visite de notre ami vénéré Lord Halifax. Il m'a parlé du constant désir de réunion dont vous êtes animé. Je suis heureux de cette assurance qui me fortifie à l'heure présente.

« Ut unum sint », c'est le désir suprême du Christ. C'est le désir du Souverain Pontife; c'est le mien; c'est aussi le vôtre. Puisse-t-il se réaliser dans toute sa plénitude !

Les marques de sympathie que Votre Grâce a bien voulu me transmettre m'ont profondément touché. Je vous en remercie de tout mon cœur et je prie Votre Grâce d'agréer les assurances de mon religieux dévouement.

✝ D. J. Card. MERCIER, Archevêque de Malines.

APPENDICE

LETTRE DE L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERY (1).

La Réunion des Eglises.
L'appel de la conférence de Lambeth et ses suites.
Exposé rétrospectif du Primat.

Aux archevêque et métropolitains.

Palais de Lambeth.
Noël 1923.

Mon cher Archevêque,

Plus de trois ans se sont écoulés depuis la conférence de Lambeth de 1920, et de divers côtés on me dit que ce serait faire œuvre utile que d'exposer brièvement, en une lettre aux métropolitains de notre communion, où en sont les choses — telles qu'elles m'apparaissent — touchant la question de la réunion, question fort débattue au cours de ces dernières années.

La présente lettre n'est pas officielle au sens strict du mot. Elle ne vise qu'à indiquer succinctement ce qui me paraît être, à moi personnellement, la caractéristique actuelle de la scène ou du « mouvement », suivis d'un poste d'observation de choix. Vous voudrez bien m'excuser, si dans un but de clarté, il m'arrive de toucher des points qui vous sont bien connus.

I. — Partons de la conférence de Lambeth de 1920. Le compte-rendu qui en fut publié insistait tout spécialement

(1) Traduction de la Documentation catholique (Bonne-Presse, Paris), au tome XI, n° 228 (19 janvier 1924), d'après le texte du *Times* (27-XII-1923) avec les titres, l'avant-propos et les sous-titres du grand journal anglais. Les titres de paragraphes sont de la Documentation catholique. Dr. Randall Thomas Davidson, 94e archevêque de Cantorbéry et primat de toute l'Angleterre, est né en 1848, nommé évêque de Rochester en 1891, transféré à Winchester en 1895, à Cantorbéry en 1903. (D. C.)

sur l' « Appel à tout peuple chrétien » (2) dont nous avions arrêté les termes à l'unanimité presque complète ; il fut répandu, comme vous le savez, en nombre de langues et en nombre de pays.

Très certainement, les Métropolitains de la communion anglicane auront, comme les y invitait la conférence, pris des mesures dans leurs territoires respectifs pour conférer sur ce sujet avec des chefs locaux des autres Eglises. D'autre part, j'eus le privilège d'être chargé d'envoyer officiellement copie de ce document aux chefs des principales Eglises du monde entier ; et les réponses venues de tous les centres religieux d'Orient et d'Occident, comme aussi des Eglises ou confessions de langue anglaise, de chez nous ou d'outre-mer, furent dans tous les cas courtoises, parfois même enthousiastes dans l'expression de leurs sentiments cordiaux et de leurs espérances.

Au cours de ces trois années, la question de la réunion a donné lieu à bien des tractations; toutes ne s'appuyaient pas de façon immédiate sur l'appel de Lambeth; mais, dans tous les cas, cet « appel » a servi comme d'arrière-fond à tout ce qui a été fait ou dit.

Les Eglises libres.

II. — Laissez-moi vous rappeler qu'ici, en Angleterre, durant les quelques semaines que nous demanda l'envoi de l' « appel » aux autorités des différentes Eglises libres, s'ouvrit à Lambeth une série de conférences entre les dirigeants officiellement nommés par le Conseil fédéral des Eglises libres évangéliques et un certain nombre d'évêques anglais. Je ne crois pas exagérer en disant que par leur composition, leur caractère, leur but, ces conférences étaient sans précédent dans l'histoire de l'Eglise des Iles britanniques. L'archevêque d'York a d'un bout à l'autre dirigé les discussions, et je ne trouve pas de termes suffisants pour exprimer la gratitude que lui doit toute l'Eglise pour la sagesse, l'esprit de décision en même temps que de longanimité avec lesquels il a guidé les orateurs des différents groupes et les a soutenus dans leurs efforts en vue d'arriver à un accord dans la vérité.

(2) « Appeal to all Christian People. »

Vous vous rappellerez que le premier rapport sur les sujets débattus et les accords intervenus à ces conférences fut publié en 1922 et portait à la fois les signatures des deux archevêques (3) et celle du président du Conseil fédéral. Ce document traitait de questions capitales, telle que la nature de l'Eglise, le ministère sacré, la place que tiendrait le « Credo » dans une Eglise unie; il fut publié par la S. P. C. K. (« Society for the Promotion of Christian Knowledge ») sous le titre : « L'Unité de l'Eglise » [« Church Unity »].

Sur la base de ce rapport et avec l'entière coopération du Conseil fédéral, de nouvelles conférences furent tenues durant ces douze derniers mois sur l' « Etat du ministère sacré tel qu'il existe actuellement dans les Eglises libres ». Après des discussions prolongées avec les représentants des Eglises libres et entre eux, les membres anglicans de cette conférence mixte présentèrent un long mémoire sur ce sujet au Conseil fédéral; celui-ci, à son tour, publiait en septembre dernier une déclaration sur la position que prenait l'Eglise libre et exprimait de nouveau le désir que les conférences fussent reprises. L'ensemble de ces documents vient d'être publié en un fascicule unique édité par S. P. C. K., sous le titre « Réunion. Le compte-rendu de la conférence de Lambeth et les Eglises libres ». [« Reunion. The Lambeth Conference Report and the free Churches »].

En outre, cette année j'ai pris la parole à la Conférence Wesleyenne de Bristol sur le sujet de l'unité chrétienne; de son côté, l'archevêque d'York a personnellement mené la campagne en faveur de l' « Appel » aux assemblées de l'Union baptiste, de l'Eglise presbytérienne d'Angleterre, ainsi qu'à la Conférence Wesleyenne. Toutes ces Eglises, et d'autres encore, ont voté des résolutions favorables à l' « appel ». La Conférence Wesleyenne adopta pour sa part une réponse motivée.

III. — En Ecosse, l'Eglise d'Ecosse et l'Eglise libre Unie d'Ecosse se sont engagées, et le sont encore, dans leurs pourparlers particuliers d'union; le moment n'est pas encore venu pour elles d'entrer en relations officielles avec nous; elles se sont pourtant déclarées prêtes à le faire en son temps.

(3) de l'Eglise d'Angleterre : Cantorbéry et York.

En attendant, avec le « Primus » de l'Eglise épiscopalienne d'Ecosse et l'évêque de Peterborough, j'ai eu l'honneur de parler devant l'assemblée générale de chacune de ces Eglises de la conférence de Lambeth; et chaque Eglise, après avoir étudié la question en comité particulier, arrêta une réponse pleine d'égards et de sympathie en faveur de l' « Appel ».

En même temps que nous remercions le Dieu tout-puissant, nous avons donc le droit, me semble-t-il, de trouver que la situation, en ce qui concerne la Grande-Bretagne, autorise de riches espérances. Il est incontestable que les dirigeants de toutes les confessions et, par eux, les hommes en charge, clercs ou laïques, des différentes Eglises, se montrent disposés, dans une mesure jamais encore constatée, à étudier leurs situations mutuelles et à se préoccuper d'un rapprochement encore plus intime.

Echos d'Outre-mer.

IV. — D'outre-mer nous arrivent constamment à Lambeth des informations émanant tantôt des métropolitains eux-mêmes, tantôt par d'autres voies et qui attestent le chaleureux accueil ménagé à l' « Appel » à tout peuple chrétien, tant par les Eglises non-épiscopaliennes que par les épiscopaliennes. Je ne vous en citerai que quelques exemples :

Dans l'Inde méridionale, des négociations dans un but d'information sont en cours entre l'Eglise Unie de l'Inde méridionale et l'Eglise anglicane.

En Amérique, en plus de tout le travail qui s'accomplit en vue du projet de conférence mondiale sur la Foi et l'Ordre [World Conference on Faith an Order], — conférence dont la préparation est fort avancée — l'Eglise épiscopalienne protestante s'est montrée particulièrement disposée à entrer en relations avec les membres de plusieurs Eglises européennes qui sont venus se fixer aux Etats-Unis. J'ai hautement apprécié les nouvelles encourageantes que j'ai reçues d'Australie concernant les conférences tenues à Sydney et à Cronulla entre les représentants de notre communion anglicane et ceux des Eglises presbytérienne, méthodiste et congrégationaliste.

Et je pourrais continuer ainsi longtemps. C'est un fait évident pour moi que dans presque toutes les parties du monde où est représentée la communion anglicane — Canada,

Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique orientale, Afrique occidentale, Japon, Chine, Egypte, Palestine et beaucoup de points du continent européen — un nouvel esprit de confraternité, un nouveau désir d'entente et de collaboration se sont fait jour au cours de ces dernières et importantes années.

V. — Il ne faut pas oublier que l'Eglise de Suède accueillît de la façon la plus cordiale les résolutions adoptées, en ce qui la concerne, par la Conférence de Lambeth. Sur l'invitation de l'archevêque d'Upsal (4), en septembre 1920, les évêques de Durham et de Peterborough participèrent à la consécration de deux évêques suédois dans la cathédrale d'Upsal. En avril 1922, les évêques de l'Eglise de Suède publièrent une réponse détaillée à nos résolutions, réponse qui fut reproduite dans la revue « Theology », éditée par la S. P. C. K., en juillet 1922.

VI. — Je pense à l'Eglise orthodoxe d'Orient et à nos relations avec elle. Ainsi que vous vous le rappelez, une importante délégation, envoyée officiellement par le patriarcat de Constantinople, fut chaleureusement accueillie à la Conférence de Lambeth de 1920 et prit part aux réunions d'une commission que nous avions spécialement nommée à cet effet. De retour à Constantinople, la délégation rédigea un rapport qui fut officiellement présenté au Saint-Synode et parut dans la suite dans le « Christian East », de mars 1922. Ce rapport est un document important; il soulève nombre de questions intéressantes dont notre Commission des Eglises Orientales (régulièrement constituée et nommée à la demande de la conférence précédente de Lambeth) a été priée de s'occuper.

Parallèlement à ce rapport, parut un tract sur les « Ordinations anglicanes » [« Anglican Ordinations »]; l'auteur en était le professeur Komnenos (voir le Christian East, sept. 1921), mort depuis, un des théologiens les plus en vue de la commission orthodoxe, membre lui-même de la délégation. Dans ce traité, de forme classique, l'auteur démontre clairement la validité des Ordres anglicans. En août 1922, on ne l'ignore plus aujourd'hui, le Patriarche et le Saint-Synode de

(4) Dr. Sœderblom, primat de l'Eglise épiscopalienne luthérienne de Suède.

Constantinople firent paraître une déclaration officielle sur les Ordinations Anglicanes sous forme d'une lettre adressée à moi-même par le patriarche Mélétios IV. Ce document déclare que, « aux yeux de l'Eglise orthodoxe, les ordinations d'évêques, de prêtres et de diacres accomplies dans la confession anglicane épiscopalienne possédent la même validité que celles des Eglises romaines, vieille catholique et arménienne, étant donné qu'on y trouve tous les caractères essentiels, considérés du point de vue orthodoxe comme indispensables pour reconnaître le « charisme » du sacerdoce dérivé de la succession apostolique ». En février dernier, j'ai communiqué officiellement cette déclaration à l'Assemblée *(convocation)* de Cantorbéry en Synode plénier, et j'en ai exposé en détail le sens et la portée dans un discours qui fut ensuite traduit en grec. Les textes anglais et grec de ce discours ont été publiés sous forme de brochure. Peu de temps après, la déclaration de Constantinople fut approuvée par le Patriarche de Jérusalem et par l'Eglise de Chypre.

VII. — Ce ne sont point là des faits négligeables dans l'histoire contemporaine de l'Eglise du Christ, et vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous les faire connaître ou de vous les rappeler dans un ouvrage méthodique. Sous le titre « Documents sur l'Unité chrétienne, 1920-1923 » [« Documents on Christian Unity, 1920-1923 »] (Oxford University Press), un livre est actuellement sous presse, qui donnera, non pas uniquement les rapports et les articles que je viens de mentionner, mais encore d'autres informations se rapportant à cette question.

L'Eglise de Rome.

VIII. — En sus de tout ce que nous venons d'exposer, il reste une question — question qui a des traits d'une souveraine importance — celle des relations de l'Eglise d'Angleterre avec l'Eglise de Rome.

Vous serez d'accord avec moi pour considérer ce sujet spécial comme distinct des autres problèmes que pose la réunion et cela du fait non seulement de l'histoire séculaire de l'âme anglaise, mais encore de prétentions et de déclarations contemporaines. Nous constatons également ce fait évident que,

aussi bien chez nous que dans les Dominions d'outre-mer, cette question s'associe à des passions assoupies ou en éveil, qu'on s'explique aisément, mais qui, une fois excitées, ne s'appaisent que difficilement.

On m'a bien des fois averti moi-même qu'il était imprudent de toucher à ce sujet. Certains soutiennent que, « même si l'occasion favorable se présente » de la soulever, il est plus facile et plus sûr de la laisser absolument de côté. C'est peut-être vrai, mais vous et moi avons pris à notre compte l' « Appel à tout peuple chrétien » et, pour ma part au moins, je trouve difficile de concilier ce document avec une attitude d'indifférence ou de pure timidité à l'égard de la question catholique romaine. Non seulement nous sommes engagés par la parole et par l'esprit de l' « Appel » lui-même, mais nous n'avons pas oublié ce que déclarait la commission à cette même Conférence de Lambeth de 1920. Dans cette déclaration, nous nous disions prêts à faire bon accueil à une discussion amicale entre catholiques romains et anglicans, si l'occasion s'en présentait. Voici le tête même de la déclaration :

Votre Commission à le sentiment qu'il est impossible d'établir un rapport sur la réunion avec les Eglises épiscopaliennes, sans faire quelque mention de l'Eglise de Rome, même si la Commission n'a aucune résolution à présenter sur ce sujet. Nous ne pouvons faire mieux que de nous approprier les termes du rapport de 1908, lequel nous rappelle « ce fait » qu'on ne peut espérer réaliser le plan divin par aucun programme » de réunion qui n'englobe en fin de compte la grande Eglise latine » d'Occident, avec laquelle notre histoire a été si intimement liée dans » le passé et à laquelle nous rattachent encore de nombreux liens de foi » et de tradition communes. » Mais — pour continuer cette citation — nous nous rendons compte que « toute marche en avant dans cette direc- » tion est actuellement arrêtée par des difficultés que nous ne pouvons » écarter ». Si cependant l'Eglise de Rome désirait à un moment donné discuter des conditions de réunion, nous serons disposés à accueillir des conditions de réunion.

Je ne suis pas fondé à dire que les déclarations de la Conférence de Lambeth aient influencé l'opinion catholique romaine; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elles ont engagé plus avant nos propres responsabilités sur ce point. Je fus donc heureux d'apprendre, il y a deux ans, qu'une conférence ou conversation privée allait se tenir à Malines entre le cardinal Mercier, le vénérable archevêque de cette ville, et quelques anglicans; on devait se rencontrer sous le toit du Cardinal,

dans le but de discuter les difficultés pendantes et bien connues qui dressent une barrière entre l'Eglise d'Angleterre et l'Eglise de Rome. Bien que je ne fusse pour rien dans cette combinaison et que je n'en fusse même pas officiellement informé, on m'annonça par courtoisie l'entrevue projetée et on me donna les noms de ceux qui devaient prendre part à cette discussion officieuse : c'était, du côté anglican, le Dr. Armitage Robinson, doyen de Wells, le Dr. Walter Frere (5) et Lord Halifax (6); du côté catholique romain, S. Em. le Cardinal, Mgr Van Roey, vicaire général et l'abbé Portal (7).

La substance de ce qui se dit dans ces conversations me fut communiquée à la fois par le cardinal et par mes amis anglicans. La discussion porta forcément en grande partie sur la position et les revendications du Siège romain ou, en d'autres termes, sur la Primauté du Pape. On discuta un mémoire, préparé au nom du groupe anglican, sur ce sujet et les sujets connexes; comme je l'ai appris, l' « Appel à tout peuple chrétien » de la conférence de Lambeth fut étudié paragraphe par paragraphe. On émit le vœu qu'en vue d'une seconde entrevue les deux achevêques anglais eussent à nommer officiellement des délégués et à proposer les grandes lignes d'un ordre du jour de discussion. Je n'ai pas cru devoir le faire; mais, dans la correspondance qui s'échangea par la suite, je me déclarai prêt à avoir officiellement connaissance des dispositions prises, à condition que le Vatican eut semblable connaissance. Ayant, après correspondance, obtenu satisfaction, j'accordai ce qu'on a pu appeler « une connaissance amicale » du projet d'une seconde visite du groupe anglican à Malines, en mars 1923. Le groupe fut de nouveau l'objet d'une aimable hospitalité, offerte d'une part avec courtoisie et reçue de l'autre avec gratitude. Cette fois les conversations roulèrent en partie sur certains grands problèmes d'ordre administratif qui pourraient se poser dans l'hypothèse et au moment où on aboutirait à un accord sur les grandes questions doctrinales et historiques qui séparent les deux Eglises.

(5) Dr Walter Howard Frere, consacré en 1923 évêque et doyen de Truro.

(6) Cf. notes de M. Portal.

(7) La première « conversation de Malines » eut lieu en novembre 1922.

Une troisième conférence.

Il fut convenu que l'on tiendrait une troisième conférence. De part et d'autre on exprima le désir d'augmenter le nombre des membres qui devraient y participer, et je pris sur moi d'inviter nommément à se joindre au groupe anglican le Dr. Charles Gore (8), ancien évêque d'Oxford, et le Dr. Kidd, régent de Keble College d'Oxford (9); tous deux avaient spécialement étudié la question catholique romaine. Cette démarche engagea plus à fond ma responsabilité dans les tractations en cours; et je me trouvai en plein accord avec Son Eminence le Cardinal, ainsi qu'avec les membres du groupe primitif, en insistant pour que, avant toute discussion sur les questions administratives qui pourraient éventuellement être soulevées, on concentrât son attention sur les grands problèmes doctrinaux et historiques débattus entre les deux Eglises.

Des mémoires furent rédigés et distribués (10); j'eus moi-même l'avantage de m'entretenir personnellement à Lambeth avec les cinq anglicans qui devaient prendre part à la troisième conférence; j'étais accompagné de quelques amis ou conseillers de mon entourage que j'avais invités à ce rendez-vous. Il m'a toujours paru important que nos représentants aux différentes conférences — avec des membres des Eglises libres, des orthodoxes ou des catholiques romains — ne perdent pas de vue le point suivant : chacun comme particulier reste libre d'exprimer ses opinions personnelles; ce qui est en question toutefois, ce n'est pas ce que pense tel individu isolé, mais ce que le corps anglican pris en son ensemble a défendu dans le passé et, selon toute apparence, entend défendre dans l'avenir.

Comme je m'y attendais, je constatai que nos visiteurs de

(8) Dr. Charles Gore, disciple de Green, de Pusey et de Liddon. Evêque d'Oxford, résigné en 1919.

(9) Historien, a écrit « The later Mediœval Doctrine of the Eucharistic Sacrifice ».

(10) Pour prévenir tout malentendu, je devrais peut-être dire que la seconde brochure de Lord Halifax, intitulée « Nouvelles remarques en faveur de la Réunion » [« Further Considerations ou Behalf of Reunion »] a été publiée sous sa seule responsabilité dans le but d'exprimer ses vues personnelles sur certains points relatifs à l'origine et au développement de la Papauté. Ainsi que le prouvent leurs écrits, ces vues ne sont pas partagées par les collègues anglicans de Lord Halifax à Malines [note du Primat].

Malines n'avaient nulle intention d'oublier quelles avaient été dans le passé la position historique et les revendications de l'anglicanisme, telles, par exemple, que les ont présentées les grands théologiens des XVIe et XVIIe siècles — position que nous ne songeons aujourd'hui ni à modifier ni à atténuer. Pour être franc et juste envers les membres catholiques romains de la conférence de Malines, augmentée maintenant de Mgr Batiffol et de l'abbé Hemmer, il me semblait convenable d'exposer avec une netteté exempte de toute équivoque la solidité et la cohérence — insiscutées pour nous — de notre doctrine et de notre système anglicans.

Ainsi préparée, la troisième conférence s'est tenue à Malines, il y a quelques semaines (11), dans le même cadre d'amicale hospitalité. On n'a pas eu le temps d'apprécier exactement le relevé des conversations tenues, moins encore les divergences pendantes qu'elles révèlent; je puis du moins déclarer dès maintenant que, comme il fallait s'y attendre, les pourparlers en sont toujours à une phase absolument initiale et qu'autant que j'en puis juger on ne peut encore se prononcer sur leurs résultats définitifs. Cela va sans dire, on ne s'est point préoccupé d'amorcer ce qu'on appellerait des « négociations » de quelque espèce que ce soit. Les anglicans qui, avec ma pleine approbation, ont pris part à la conférence, ne sont à aucun titre les délégués ou les représentants de l'Eglise en tant que corps. De mon côté, je n'avais ni l'intention ni le droit de leur donner ce caractère. On le sait parfaitement de part et d'autre. On a cherché simplement à réaliser une mise au point nouvelle des questions controversées et à dissiper des équivoques.

A mon avis, on ne peut douter qu'avec l'aide de la Providence de Dieu le bien ne finisse par résulter du seul fait que les hommes si particulièrement qualifiés pour ce rôle aient pu, dans une atmosphère de cordialité réciproque, discuter dans le calme et tout à loisir avec un groupe de théologiens catholiques romains également autorisés.

De nouveaux projets n'ont pas encore été préparés, mais il me paraît indubitable que des conversations ultérieures feront suite aux entretiens qui ont été jusqu'ici judicieusement ménagés. Au moins nous sommes-nous efforcé, sur ce point comme

(11) En novembre 1923.

sur les autres, à donner suite au vœu formel de la Conférence de Lambeth nous demandant « d'inviter les autorités des autres Eglises à étudier avec [nous] la possibilité de prendre des mesures positives pour collaborer dans un effort commun... à restaurer l'unité de l'Eglise du Christ ».

Entière responsabilité personnelle.

Je viens d'exposer cette question un peu longuement; mais il est évident que le sujet est loin d'être épuisé. D'ailleurs, je compte avoir moi-même sous peu, à l'Assemblée (Convocation) ou ailleurs, l'occasion de m'y étendre davantage. Par la nature de leur objet, les procès-verbaux des séances ont eu nécessairement un caractère privé. Il eut été vain, cela est évident, de leur donner la publicité. De ce qui a été fait, je tiens à prendre une entière responsabilité personnelle. Il ne m'a semblé ni juste ni en tous cas pratique de la partager avec d'autres, bien que j'aie tenu confidentiellement au courant du détail des pourparlers tous nos évêques diocésains, et en particulier l'archevêque d'York. Les difficultés sont immenses. Vous les connaissez aussi bien que moi. Pour un temps, elles se révèleront peut-être insurmontables. Paul peut bien planter et Apollon arroser, c'est Dieu qui donne l'accroissement.

IX. — Dans cette lettre, mon cher Frère, j'ai exposé des faits et des tentatives qui, je suis heureux de le savoir, ne vous sont pas tous inconnus. Aujourd'hui que le monde ne vit que dans l'agitation, il peut se trouver des esprits — ce n'est pas votre cas, j'en suis persuadé — qui estiment que nous consacrons trop de temps et d'efforts aux problèmes de la réunion au sein de l'Eglise du Christ. Pour nous, nous tenons pour certain que c'est le devoir de l'Eglise du Christ d'assurer un rôle prépondérant dans toute initiative nouvelle en vue de guérir ou d'améliorer un monde déséquilibré. Or, si l'Eglise entend remplir cette mission dans le monde, son action se trouvera indéfiniment paralysée tant qu'elle sera réduite à s'avancer en groupes éparpillés et indépendants, et non comme un corps unique.

C'est dans un abandon simple et filial à la conduite de Dieu le Saint-Esprit que nous puisons la force de concevoir des

espérances et de former des projets. Le spectacle que Notre Seigneur, nous le croyons, a mis sous nos yeux, indique la route qui mène à la réunion. Cette route peut être longue, nous sommes convaincus qu'elle sera sûre.

Je demeure comme toujours, mon cher Archevêque, votre fidèle frère et serviteur en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Randall CANTUAR.

GEMBLOUX. — IMPRIMERIE J. DUCULOT, ÉDITEUR.

IRÉNIKON

Revue mensuelle.

IRÉNIKON-REVUE MENSUELLE : Paraît de Pâques à Décembre chaque mois en fascicules de 32 pages in-8°. La Revue étant mensuelle trois numéros seront doublés (64 pages) de façon à former à la fin de l'année un volume de 384 pages (14 × 21).

(Un hors-texte artistique contenu dans chaque numéro de la Revue formera chez nos abonnés une petite galerie d'art oriental.)

IRÉNIKON-COLLECTION : Pendant les trois mois de janvier, février et mars époque où la Revue est suspendue, paraît chaque année une collection de 10 brochures formant un second volume de la Revue; série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'abonnement :

Irénikon-Revue et Collection (I.R.C.)		Irénikon-Revue (I. R.) ou Irénikon-Collection (I. R.)	
Belgique	30 fr.	Belgique	15 fr.
Etranger	10 belgas.	Etranger	5 belgas.

Le numéro séparé de la Revue ou de la collection d'études 2,00 fr.
Etranger . . . . 0,50 belga.
Pour les ecclésiastiques I. R. C. . . . 20 fr. ou 8 belgas.
et les étudiants : I. R. ou I. C. . 10 fr. ou 4 belgas.

AVIS. — La collection complète de la Revue (9 *numéros*), *une fois l'année écoulée, se vend avec* 50 % *de majoration.*

Les personnes qui n'ont pas souscrit à Irénikon-Revue *ou* à Irénikon-Collection *payent la collection complète des* 10 *brochures avec* 50 % *de majoration*

DIRECTION ET REDACTION :

IRÉNIKON, Prieuré d'AMAY-s/Meuse (Belgique)
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 1612.09

ADMINISTRATION :

M. J. Duculot, Editeur à Gembloux (Belgique)
COMPTE CHÈQUES : BRUXELLES, 12.851 — PARIS, 800.12

Dépôt de Paris : 4, rue Cassette VI°
COMPTE CHÈQUES : PARIS, 67577.

On s'abonne à ces adresses, les paiements se font au compte de M. Duculot.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).